

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

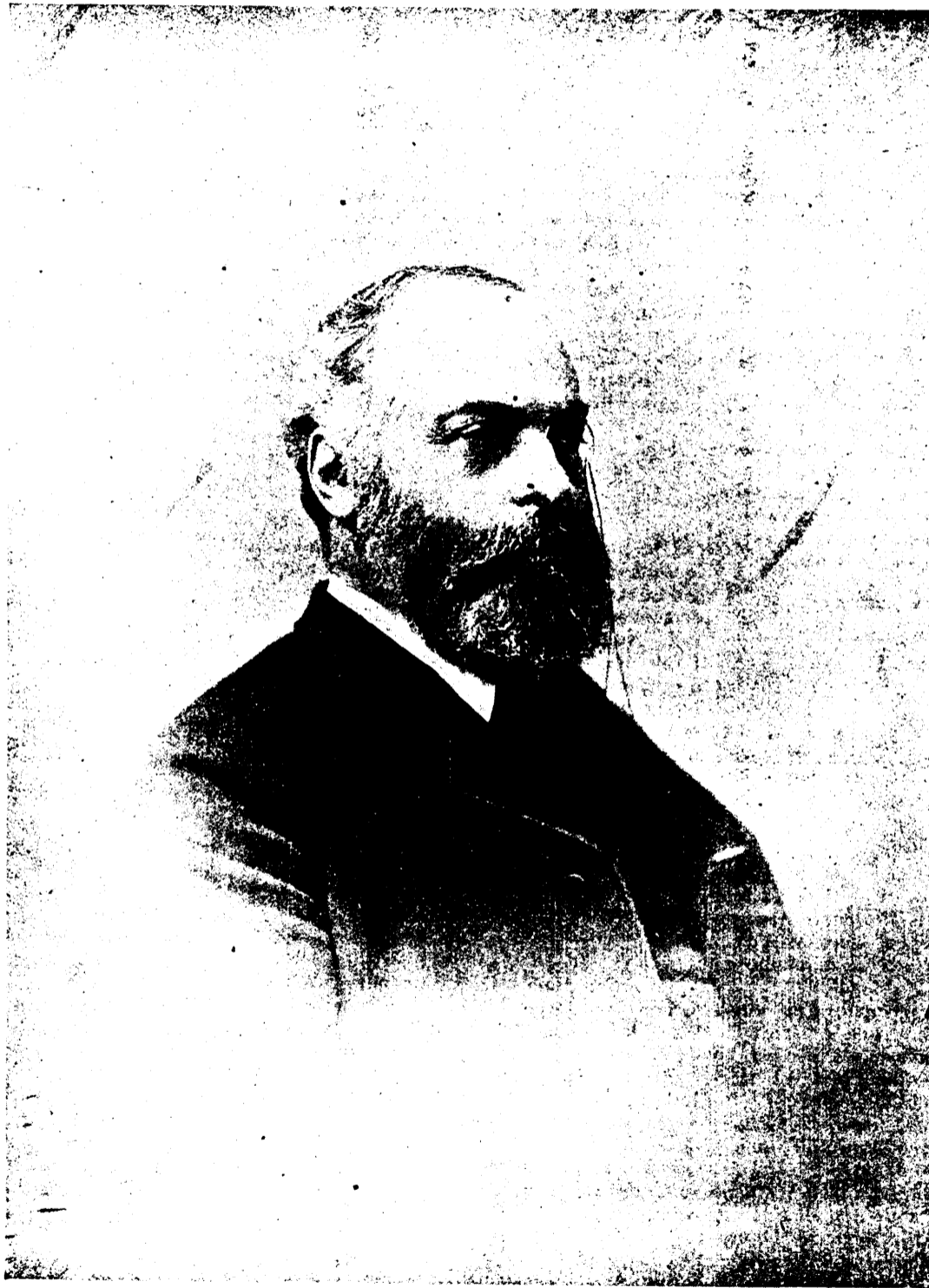
*Un an, \$3.00 - - - - - Six mois \$1.50*  
*Quatre mois, \$1.00, payable d'avance*  
*Vendus dans les dépôts - - - 5 cents la copie*

9<sup>ME</sup> ANNÉE, No 468—SAMEDI, 22 AVRIL 1893

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

*La ligne, par insertion - - - - - 10 cents*  
*Insertions subséquentes - - - - - 5 cents*  
*Tarif spécial pour annonces à long terme*



GALERIE CANADIENNE.—M. ALFRED GARNEAU, HOMME DE LETTRES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 AVRIL 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique : Tous chinois, par Benjamin Sulte.—Poésie : L'érablière par Z. Mayrand.—Galerie canadienne : M. Alfred Garneau, par E.-Z. Mass cote.—Acrostiche, par J.-W. Poitras.—La vie d'une rose, par Édouard Michel.—L'hôtel Mount-Stephen, par J. St-E.—Causerie : Coups de lancette, par Dr Eugène Dick.—La science récréative (avec gravure).—Poésie : Chanson d'avril, par Joseph Nolin.—Nouvelle canadienne : Le naufrage d'un bonheur, par Pedro.—Notes et faits : L'origine du décolletage ; Fromage vert ; Un convoi de Pygmées ; Le sifflet des locomotives.—Les gairés du parapluie.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile.—Les mangeurs de feu.—Enigme.—Charade.—Echecs et Dames.

GRAVURES.—Galerie canadienne : Portrait de M. Alfred Garneau, homme de lettres.—Sur le parcours du C. P. R. : L'hôtel Mount Stephen.—L'armée anglaise aux Indes.—La mode fin de siècle : 1793 ; 1893.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



## TOUS CHINOIS



DURANT le mois de novembre 1892, il est arrivé, au seul port de Vancouver, tant de Chinois, que leurs taxes d'entrée a atteint le chiffre de \$4,228.

Sous l'empire d'un sentiment nouveau, la race mongole commence à se répandre

dans le monde, au lieu de continuer à se tenir moricid sur son territoire, comme autrefois.

La Chine renferme au moins trois cents millions d'êtres humains. On va même jusqu'à dire qu'il y en a quatre, cinq, six cents millions.

Combien sommes-nous de peaux blanches dans l'Amérique du Nord ? Mettons le Mexique à quinze millions, les Etats-Unis soixante-cinq millions, le Canada cinq millions, cela fait quatre-vingt-cinq millions, contre trois cents millions au moins.

Si la digue qui a, jusqu'ici, retenu les faces jaunes chez elles, se brise quelque part et qu'il y coule cinquante millions de *washee washee* du côté de l'Est, nous voilà noyés, ou à peu près. Il resterait encore sous la houlette du Fils du Soleil de bons ménages qui enverraient des colonies à l'Amérique du Sud.

Nous pourrions bien un jour devenir Chinois, tout comme nos pères le Gaulois se sont vus trans-

formés en Français, pour avoir été envahis par les Francs de l'Allemagne. Le terrain ne nous manque pas, tant autour qu'au milieu de nous. Cent millions d'émigrés nous gêneraient à peine les coudes.

La Chine est comble, bondée, pléthorique — elle tend à se dégonfler — et, par conséquent, le Chinois, à la recherche d'une nouvelle patrie, se dirige vers nous.

— Que faire de lui, ou plutôt, que fera-t-il de nous ! car il deviendra ici le maître, cela va sans dire.

— Il faut le chasser, lui interdire l'accès du pays, lui fermer la porte au nez, ne lui donner à laver ni chemises ni chaussettes, le traiter de vilain magot, l'ahurir de calembourgs, lui parler politique, le désinfecter, enfin, tout ce que l'on peut cruellement mettre en pratique contre un fléau qui grandit à l'horizon.

— Arrêtez ! Depuis deux siècles nous tentons d'ouvrir la Chine à notre commerce, à notre religion, à nos mœurs. Pourquoi ne pas admettre son peuple parmi le nôtre, puisque nous désirons si fort être reçus chez lui ?

— Mais le Chinois vit trop économiquement ; il se contente d'un salaire beaucoup moindre que celui des blancs.

— Alors, c'est nous qui sommes dans le tort. Nous dépensons trop ; nos exigences sont ruineuses. Les Chinois n'ont point la passion du luxe, la frénésie du confort, la toquade des inutiles.

Oui, c'est cela, la lutte va se faire entre notre civilisation et celle des races jaunes. Si l'Amérique s'ouvre à ces dernières, il est facile de comprendre que nous serons absorbés.

Le Saint-Laurent deviendra le Kho-Kho-Noor, les Laurentides prendront le nom de Thsin-ling, Montréal sera Chang-Ling, Québec se transformera en Yun-Nan. Tout prendra une physionomie tartare et manchoue. Nous apprendrons par cœur les trente-six mille lettres de l'alphabet du Sze-Chou.

Tous Chinois, je vous le dis !

\* \*

Une comparaison. Les Sauvages qui habitaient le Canada à l'époque de sa découverte étaient clairsemés, attendu que les familles vivant de chasse demandent de vastes espaces pour s'approvisionner. Nous sommes venus défricher les terres et former des villages. L'homme rouge a reculé, il a péri, étouffé dans cette marée irrésistible. Nous nous contentons de si peu d'espace pour vivre, et nous sommes si nombreux que le pauvre enfant des bois et des prairies ne saurait soutenir la concurrence. En un siècle, nous avons tourné la situation en notre faveur.

Maintenant, c'est à notre tour de plier bagage, de subir le joug, de nous enfoncer dans un élément étranger. Ce que nous étions vis-à-vis des nomades que nous avons supplantés, les Chinois le sont à notre égard.

\* \*

Ici plaçons, une théorie profonde et à propos. Il nous faut savoir d'abord que le tour des Chinois est écrit dans les destinées de la famille humaine. Je vais m'expliquer.

Adam portait un nom qui signifie terre rouge et il devait être lui-même du type que la science a toujours qualifié de race rouge, non pas nos Algonquins, Micmacs et Souriquois, qui n'étaient que des blancs crasseux et mal peignés, mais la race rouge des Berbères, des Etrusques et des Mexicains.

Dans l'arche de Noé, il n'y avait ni lumière électrique, ni chandelle de suif et, comme les panneaux étaient constamment fermés, la famille ne s'aperçut point du changement de couleur qui s'opérait dans les ténèbres où elle était plongée, aussi, quelle ne fut pas la surprise de chacun de ses membres lorsqu'ils virent le soleil et qu'ils se regardèrent en se souhaitant la bonne année ! Noé était toujours d'un beau rouge brique, mais Cham était devenu noir comme la cheminée, Japhet avait l'air d'être passé au blanc de céruse, et Sem était affligé d'une jaunisse perpétuelle, un vrai bouquet de safran.

La famille se partagea en quatre groupes, selon ses couleurs. Longtemps après, ces quatre souches ayant produit des descendance nombreuses, en vinrent à se rejoindre et les hommes qui se touchent par les coudes sont assez mal endurents, on le sait. Il y eut des guerres, au cours desquelles surgit une espèce de Clovis qui fonda l'empire des rouges sur les trois races. Plus tard, un certain noir, de la taille de Charlemagne, fit passer la domination universelle aux mains des Nègres qui l'exercèrent durant quinze siècles, après quoi vint une manière de Bonaparte du Caucase qui passa le sceptre du monde aux enfants de Japhet. Telle est la situation au moment où je lance des torrents de lumière sur des faits trop longtemps oubliés.

Voyez-vous, maintenant, l'inévitable ascendant de Sem sur toute la terre, dès que nous céderons de l'espace. Chacun son tour, paraît-il.

\* \*

Exigeant encore moins de place que nous, les Chinois peuvent se grouper en plus grand nombre sur un point donné. Vivant sans luxe, ils dépensent moins d'argent que nos peuples. Imbus d'une idée nationale très tenace, ils s'entraident partout et en toute occasion. Qu'allons-nous devenir devant ces moyens formidables, — sera-ce le jaune ou le blanc qui l'emportera ? Je crains fort que, pour le moins, le blanc et le jaune ne se mêlent ensemble, — ce qui ferait une omelette baveuse allant de la baie d'Hudson au golfe du Mexique.

Chinois ! tous Chinois !

L'Amérique du Nord est, présentement, aux Anglais, aux Espagnols, aux Irlandais, aux Ecosais, aux Nègres, et aux Français. Nous sommes divisés entre nous à l'extrême.

Que ferions-nous en présence de la marée montante des fils du Soleil ? Nous nous livrerions à des plaintes amères, à des imprécations, à des excès de lyrisme, — et après ?

Après, nous aurons le vote chinois, la cuisine chinoise, les mœurs chinoises, le costume chinois, les lois chinoises. Nos femmes s'appelleront Ki ritou, auront les yeux en biais, les pieds ronds et petits comme le nez, et mangeront des graines de riz en utilisant des broches à tricoter en guise de cuillères.

Ces affreux mal bâtis s'empareront du continent, effaceront le nom de Christophe Colomb de l'histoire, ainsi que le vôtre et le mien. On les entendra chanter :

Bonhomme, bonhomme,  
Tu n'es pas maître en ta maison  
Quand nous y sommes.

\* \*

Ils viendront comme les sauterelles de Manitoba, le simoun du Sahara, les cyclones de la mer des Indes, les bordées de neige à Québec, le petit poisson aux Trois-Rivières, les fausses nouvelles dans les gazettes ! Ils viendront par la Colombie anglaise, la rivière Mackenzie, la Californie. Les enfants de Japhet seront subjugués, aplatis, car Sem régnera et assoira sa puissance sur eux. Ce qui me console un peu c'est que les Nègres y passeront comme nous. Le Chinois pèsera plus dans la balance de la destinée que nous deux ensemble.

Réflexion faite, cela ne valait pas la peine de tant nous civiliser, d'apprendre l'anglais, d'organiser la Saint-Jean-Baptiste, d'inventer le drapeau de Carillon, de porter la médaille de Châteauguay et de taxer les membres de la Société Royale à deux piastres par tête pour frais de bureaucratie.

Il n'y a que le parc Sohmer qui ne disparaîtra pas sous le nouveau régime, parce que les Chinois le connaissent, et le MONDE ILLUSTRÉ, car il aura bien vite engagé dans sa rédaction trois ou quatre mandarins lettrés.

Tous Chinois, et pour toujours !

Benjamin Sulte



L'ERABLIÈRE CANADIENNE

Le poète a chanté tes gloires, ma Patrie,  
Tes grands lacs et tes monts, et ton cap Diamant ;  
L'étranger, sur ton sol, contemple avec envie,  
Tes chûtes, tes îlots et ton fleuve géant.

Mais n'est-il pas encor plus d'une rime à dire  
Sur cette érablère, où, jadis, nos aïeux  
Ont bâti le chantier que j'aime et que j'admire :  
C'est la cabane à sucre au toit brut et mousseux !

Voyez le forestier plongeant sa blanche lame  
Dans le sein de l'érable, au tronc fier et juteux,  
Pour tirer goutte à goutte un précieux dictame,  
Qui coule sans effort comme un présent des cieux.

Le chalumeau dans l'urne en cadence déverse  
Le succulent nectar : et saluant le jour  
Un rayon de Phébus l'illumine et s'y berce ;  
L'oiseau jette au printemps son premier cri d'amour !

En avant ! travailleurs, pas de merci ni trêve !  
Emplissez les tonneaux, et faites la moisson.  
Vite ! attisez vos feux, j'entends bouillir la sève ;  
Du chantier la vapeur s'échappe en tourbillon.

L'écho du bois répète une clameur joyeuse :  
Accourez, visiteurs, vous, jeunes amoureux ;  
L'air est pur et seïn, la "tira" est savoureuse ;  
Goûtez bien vos ébats, vos gambades, vos jeux.

C'est par enchantement que le dîner s'apprête :  
Sur l'humide gazon la table on va dresser,  
Où tout le monde étale un menu pour la fête ;  
Et le "coup d'appétit," n'allez pas l'oublier.

Bravo ! nous entendons crépiter la "grillade,"  
Le bruyant cliquetis des verres, des coupeaux ;  
On a rose les mets de plus d'une rasade :  
Que l'on dine avec goût sous les bons vieux arceaux !

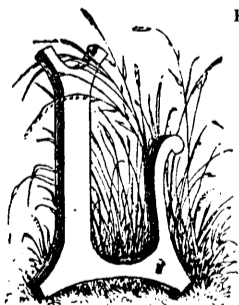
La troupe fait justice à ce banquet champêtre ;  
On cause et l'on babille en groupes dispersés ;  
Là-bas, on se balance aux branches d'un vieux hêtre ;  
On ceint les jeunes fronts de lierres tressés.

Oh ! voici que résonne : "A la claire fontaine,"  
Egayant du grand bois les échos ébahis ;  
Le chant succède au chant : "Vive la Canadienne !"  
Toujours, vive l'érable ! et vive mon pays !

*J. Mayrand*

GALERIE CANADIENNE

M. ALFRED GARNEAU



LE MONDE ILLUSTRÉ a entrepris, depuis quelques années, de faire connaître nos écrivains canadiens-français. C'est une tâche louable qui doit lui valoir les sympathies de tous.

Je viens de choisir, pour le présenter à nos lecteurs, l'écrivain le plus modeste, peut-être, de notre république des lettres.

En effet, M. Alfred Garneau, fils, a été bien souvent cité, mais jamais, je crois, on a donné sa biographie ; car, comme tous les vrais savants, il n'aime pas la publicité. Cependant, il dépasse de cent coudées certains littérateurs dont on parle qu'en leur accordant les épithètes les plus ronflantes.

M. Alfred Garneau, fils aîné de l'immortel F.-X. Garneau, est né à Québec, le 20 décembre 1836.

Dès l'âge le plus tendre, sa passion pour l'étude et la poésie, en particulier, fut remarquable. Il avait dix huit ans, lorsqu'il composa son épître, intitulée : *Première page de la vie.*

Ce premier pas indiquait clairement que le jeune Garneau ferait son chemin dans la carrière que son père avait brillamment illustrée.

Suivant l'exemple de la plupart de nos grands hommes, il débuta dans le journalisme, puis il passa à l'étude du droit.

Entre temps, il trouva moyen de signer bon nombre de nouvelles historiques et littéraires, puis des poésies telles que *Le bon pâtre* et *A mes amis*. *Le bon pâtre* a trouvé place dans *La poésie française en Canada*, anthologie qui devrait être dans chaque famille canadienne.

En 1882, voulant faire de l'œuvre de son père un monument définitif, il entreprit de publier une quatrième édition de *l'Histoire du Canada*, après avoir, avec un soin jaloux, revu et corrigé chacune des pages de ces précieuses annales.

C'est au lendemain de l'apparition de ce travail que *La Minerve* disait :

" Cette nouvelle édition de l'ouvrage magistral de notre grand historien a été faite sous la direction et la surveillance de son fils, Alfred Garneau, cet érudit, ce linguiste, ce poète à l'esprit délicat, qui aurait déjà doté notre littérature de chefs-d'œuvres peut être, si, malheureusement pour nous, tout en héritant du génie de son père, il n'avait en même temps hérité de sa modestie poussée à l'extrême."

L'auteur de ces lignes en l'appelant : " poète à l'esprit délicat " venait de lui décerner le titre qu'il mérite au plus haut degré, selon moi, puisque je ne sache pas qu'il existe, parmi nous, un littérateur plus subtil, pouvant présenter des images plus jolies, des assemblages de mots plus gracieusement sonores. De tous nos poètes, il est celui qui a construit le sonnet que j'admire le plus. Jugez-en :

CROQUIS

Je cherchais à l'aurore, une fleur peu connue  
Fraîche fille des bois et de secrets ruisseaux,  
Des sources de cristal aux murmures eaux  
Enchaînèrent mes pas et surprirent ma vue.

O folle cascade ! en légers écheveaux  
Son onde s'effilait sur une roche nue,  
Puis, sous un rayon d'or un moment retenue,  
Elle riait, limpide, entre ses verts roseaux.

Et comme j'écoutais fleurs et branches mutines,  
Ravi, l'oreille ouverte aux rumeurs argentines,  
Pareilles aux soupirs d'un luth mystérieux,

Soudain, glissant vers moi, sur son aile inquiète !  
A travers les rameaux, doux et penchant la tête,  
Un rossignol vint boire au flot harmonieux.

Eh, bien ! N'est-il pas pénible, pour les amants de la poésie légère et charmeresse, de voir un tel poète abandonner sa lyre, pour se plonger dans l'étude aride de la linguistique et de l'histoire ? Oui, n'est-ce pas ?

C'est pourtant ce qu'a fait M. Garneau.

On dit même qu'il doit bientôt livrer au public un travail considérable dans ce genre sérieux.

Disons, en terminant, que c'est aussi un de nos rares écrivains qui s'est rendu maître de la langue française.

A ce propos, je me permettrai de citer les paroles de M. F. X. Marchand, député de Saint-Jean d'Iberville, et membre de la Société Royale : " Quand nous avons corrigé soigneusement un manuscrit quelconque, Garneau survient et trouve encore des fautes ! "

Inutile de dire qu'il est aussi sévère pour lui-même et l'on peut être certain que si Garneau signe quelque chose, il ne donnera pas prise à nos Zoïles.

*G. Massicot*

Il est aussi difficile de bien sortir du pouvoir que d'y entrer.—GLADSTONE.

La lecture est le divertissement qui laisse à l'esprit le plus de liberté pour penser à autre chose.—RENÉ DOUMIE.

ACROSTICHE

A MADAME GEORGE COTÉ, DE SAINT-HYACINTHE

Sur la mort de sa fille

En vain la froide terre aux cieux te disputait,  
Vierge dont la candeur n'était point de ce monde,  
Vu banquet des élus ton âme t'invitait !...

Comme ton cœur, ô mère ! en sa douleur profonde,  
Offre à Dieu le calice où déborde le fiel...  
Toute vie ici bas, passe, hélas ! comme l'onde,  
Et ceux qui ne sont plus nous attendent au ciel.

J.-W. POITRAS.

LA VIE D'UNE ROSE

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses :  
L'espace d'un matin.—MALHERBE.

I



Je suis éclos par une belle matinée de printemps. Autour de moi, les grands bois. A mes pieds, la source limpide et transparente. Solitaire et triste, j'étais heureuse lorsque le rossignol venait parfois à mes côtés faire entendre son chant délicieux. Gentil consolateur ! gai compagnon de mes jours d'infortune !

un féroce disciple de saint Hubert eut la barbarie de le tuer, et je le vis expirer à quelques pas de moi. Puis, ce fut un papillon aux ailes d'azur qui devint, pendant quelque temps, mon visiteur assidu, jusqu'au jour où il tomba dans les filets de quelques méchants gamins qui passaient par là. Me voilà donc délaissée de nouveau. Chaque matin, à mon réveil, je faisais un prière au bon Dieu. " Créateur de toutes choses, disais-je, Dieu des enfants, des femmes et des fleurs, prolongerez-vous longtemps encore mon exil ici-bas ? " A peine avais-je achevé ces mots, que je me sentis un jour brusquement saisie et emportée. Je m'évanouis !

II

Quand je revins à moi, je n'étais plus seule, cette fois, mais perdue au milieu de toutes mes compagnes, humble et pauvre petite fleur ! Un doux parfum m'aida à sortir de cet engourdissement ; quelque chose de vague, délicieux, mystique. Je ne m'y trompai pas. Je me trouvais dans une église. C'était l'époque du mois de Marie, et ma vie allait ainsi s'écouler à l'ombre des autels. Chaque jour, un jeune homme au regard doux et triste, à la physionomie intelligente, venait s'agenouiller pendant quelques instants. Sa belle tête fine semblait prendre plaisir à me contempler. Il était souvent accompagné d'une ravissante jeune fille, appuyée au bras d'une femme en deuil. C'était sa fiancée, que sa mère conduisait ainsi. Quelques jours plus tard, en effet leur union se célébrait. Comme c'était beau, alors ! Qui saurait rendre l'effet si saisissant que produisit en moi la cérémonie dont je fus témoin ce jour là ! J'appelai la mort. Elle viendrait à sa guise. Un peu plus tôt, un peu plus tard : que m'importait ?

III

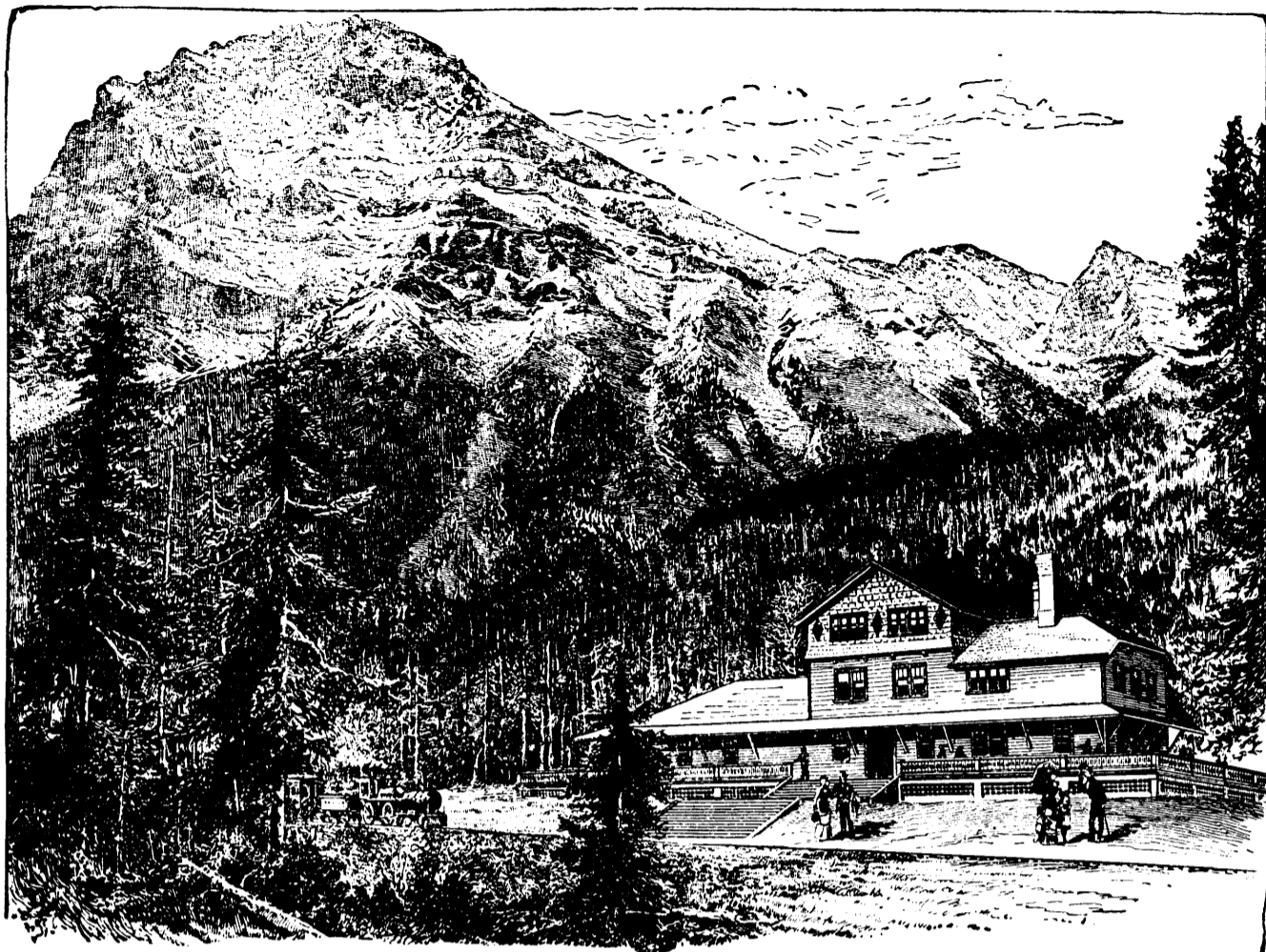
Pourtant, le Ciel me réservait une dernière joie. Les jeunes gens revinrent à l'église pendant la semaine qui suivit leur mariage.

—Vois-tu cette petite rose déjà fanée ? disait le jeune homme : mes yeux, je ne sais pourquoi, se sont toujours portés sur elle avec une sorte de prédilection.

—Moi aussi, lui répondit sa jeune femme, je l'ai examinée quelquefois. Aussi, sera-t-elle pour nous un grand souvenir.

Et en disant ces mots, elle me prit, puis me plaça dans son livre de prières.

Qu'avais-je donc fait, me suis-je demandé souvent depuis, pour être remarquée ainsi plutôt que les autres ?—EDOUARD MICHEL.



SUR LE PARCOURS DU C.P.R. : L'HOTEL MOUNT-STEPHEN

C'est une fort coquette bâtisse, style chalet : retraite agreste, perdue dans les gorges des Montagnes Rocheuses. Elle est sise à cinquante milles à l'ouest du parc national de Banff, au fond de la passe dite *Du cheval qui rue* (Kicking Horse), au pied du mont Stephen—nom du premier président de la compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien. L'hôtel emprunte son nom à ce pic-roï des monts Rocheux, dressant son front à 8,000 pieds d'altitude et qui l'écrase de tout le poids de sa majesté.

Ce lieu est cher aux touristes, coureurs de montagnes et artistes ; un paradis du sport.

Splendide panorama, celui qui se déroule aux environs de l'hôtel. On aperçoit, à gauche, les monts Ottertail et la chaîne Van Horne—du nom du président actuel du C. P. R.—sur la droite.

Si avantageusement située, offrant tout le confort désirable, cette station est digne de sa popularité. Elle mérite de retenir au passage les voyageurs qui parcourent par étapes successives notre grande voie ferrée nationale.—J. St-E.

## CAUSERIE

COUPS DE LANCETTE (\*)

## II



J'AIME assez plonger mes yeux dans les millions,—ne pouvant y plonger mes mains, et ne le désirant pas le moins du monde, du reste.

Dans les cent et les mille, je ne dis pas !

Mais, là, vraiment, m'éveiller un beau matin millionnaire, après avoir goûté toute ma vie la salubre jouissance de gagner brave-

ment mon pain quotidien, me ferait un drôle d'effet, ou plutôt me donnerait la sensation foudroyante de la chute d'une tuile sur la tête.

Je refuse donc de devenir millionnaire et ne

"l'envoie pas dire" à mes oncles d'Ecosse ou de France,—si toutefois il m'en reste là-bas qui ont des millions à distribuer.

Ceci posé, on me permettra bien, je l'espère,—pour compléter ma causerie dernière,—une nouvelle incursion dans les domaines de l'agio.

Nous y verrons que la *danse des millions* ne date pas du "Canal de Panama," et qu'il y a eu d'autres violons que les timbales juives pour la mener.

\* \*

Le chef-d'orchestre, cette fois-ci, fut un Ecos-sais,—Jean Law,—fils d'un orfèvre d'Edimbourg, Et vous allez voir quelle gigue échevelée fit danser à la France ce Jean Law-là !

Etablissons d'abord que le Roi-Soleil (Louis XIV),—le seul homme du monde qui ait eu l'impudence de dire : *L'Etat c'est moi !*—était mort, laissant le susdit Etat (qui pourtant formait partie intégrante de son auguste personne) dans une bien triste position : entouré d'ennemis et écrasé par une dette de *deux milliards sept cents millions*.

Soit,—après transformation des divers titres en une seule nature de dette à 5%, et le visa de ces mêmes titres, qui opéra une réduction d'un tiers dans leur valeur,—un déficit net d'un milliard huit cents millions de francs.

Telle était la carte à payer.

\* \*

Or, la vieille France, couchée sur ses lauriers,—mais pâle, amaigrie et quelque peu désillusionnée des gloires de ce monde,—attendait que les docteurs de la finance prononçassent sur son cas.

Ce que précisément ces graves personnages n'étaient pas pressés de faire.

(\*) Dans le précédent article du même, lire "les fournitures" au lieu de "la formation" de l'armée—"avalanche tombant de partout" au lieu de "avalanche de partout"—"tout courant" au lieu de "tout en courant." Dans les vers à l'adresse des demoiselles de l'Opéra ajouter le septième, omis : "Combien aviez-vous en présents ?"

A la première ligne, lire : "l'enquête qui se poursuit," et non : "qui vient de s'interrompre."

C'est alors que parut Jean Law, un de ces hommes à systèmes dont il faut toujours se défier, au dire de Donoso Cortès.

Il était fils d'orfèvre, je le répète.

Il est bon de savoir que les orfèvres du dix huitième siècle n'étaient pas seulement des ouvriers en bijouterie, comme de nos jours.

Dans le Royaume-Uni, par exemple, avant l'établissement de la banque d'Angleterre, c'étaient les seuls banquiers faisant des *affaires d'or*, depuis l'expulsion des Juifs ; car eux seuls avaient des notions suffisantes pour connaître la valeur des métaux, leur affinage, leur plus-value sur la monnaie.

Le père de Law,—orfèvre aussi comme M. Josse, de Molière,—avait commencé la fortune familiale et acquis le baronage de Lauriston : ce qui lui avait permis d'affubler son nom un peu écourté d'une queue aristocratique.

Avec cet appendice caudal et lesté des millions paternels, le jeune Law de Lauriston, aussi baron que Rothschild et moins juif que lui, traversa le détroit et vint offrir ses services au Régent, qui s'éprit aussitôt des théories de l'aventurier écossais et lui donna carte blanche pour les mettre

en pratique.

\* \*

Une banque fut créée, destinée d'abord seulement aux dépôts et à l'escompte.

Elle fit florès...

L'extrême confiance qu'inspirait ses billets lui permit d'étendre ses opérations.

Bientôt elle fut chargée de la refonte des monnaies.

C'est à ce but que tendait l'habile affineur d'or et d'argent.

Le titre des monnaies fut diminué et, comme la banque donnait en échange des billets à trente jours, elle bénéficiait sur les intérêts.

Si bien que, la première année, elle put donner 35 % de dividende : ce qui éleva ses 12,000 actions originaires, de 500 à 6,000 livres.

Dès lors le branle était donné, et la *danse des millions* commença.

Et vous allez voir quelle gigue échevelée ce fut.

Voulant faire de sa banque—appelée *Banque Royale*—le centre de toutes les ressources de l'Etat, le financier Law fit supprimer les fermiers-généraux, que l'on paya en billets de la banque, et prit à son compte toutes les régies, dont il régularisa la perception.

Cela marchait ; ça bouillait, comme disent les décadents.

Hélas ! oui, cela marchait... mais pas assez vite encore, au gré de l'impatience des toqués.

Il faut dire qu'à cette phase de son système, Law était considéré en France comme un dieu tutélaire.

La circulation des billets de la Banque Royale s'étendit dans des proportions énormes. Il fallut des gages nouveaux à cet agrandissement de circulation, et Law se fit substituer à quelques privilèges des grandes Compagnies des Indes. Ainsi la Banque, qui avait le privilège de la perception de l'impôt et du papier monnaie, eut dans ses mains presque le monopole du commerce et, en outre, la concession des terres de la Louisiane et du Mississippi.

Les terres du Mississippi furent rachetées du financier Crozat, pour le prix de 5,000,000 livres, et mises en actions pour 500,000,000 livres.

Dès lors, ce fut un délire, une orgie de spéculation.

Pour chauffer à blanc les esprits, la France fut inondée de descriptions admirables du Canada et de la Louisiane, où se trouvaient les terres de la Compagnie des Indes.

Chaque marchand d'estampes eut des gravures et des peintures à sa porte, représentant de belles forêts remplies de sauvages qui apportaient de l'or à pleines mains.

Comment l'actionnaire, — ce type de la crédulité, de l'optimisme et du crétinisme, — ne serait-il pas né dans un pareil milieu !

Aussi, ne se fit-il pas faute d'éclorre.

Et, sitôt éclos, il devint légion.

La rue Quincampoix, à Paris, — qui avait un nom prédestiné comme attrape-nigauds, — s'obstrua de capitalistes, petits et grands, y portant leur or pour recevoir en échange des billets de la fameuse banque, qui avait là ses bureaux.

Tout le monde, — j'entends le monde qui lit, — connaît *Le Bossu*, de Paul Féval, ou du moins l'a vu jouer sur la scène, ici, au Canada.

Pour vous rappeler les réunions tumultueuses de la rue Quincampoix ? . . .

Nobles et roturiers, grandes dames et demoiselles du demi-monde, des Condé, des Conti, des princes, des ducs, des gentilshommes de tous titres, des industriels, des enrichis du comptoir, de la finance, de la spéculation, tout le monde s'y coudoie, s'y bouscule pour faire arriver son or avant celui d'autrui dans les caisses de la banque.

Et l'agio, — oiseau de proie sinistre, — agite ses grandes ailes frémissantes au-dessus de la foule enfiévrée.

Les actions montent, montent toujours ; et toujours aussi coule vers la banque le torrent d'or.

On vit alors ce qui ne s'était jamais vu : des créanciers de l'Etat venir échanger leurs titres incontestables contre le papier de la banque ou des billets au porteur.

Les vieilles fortunes s'arrondissaient, et l'on vit le prince de Condé empocher vingt millions en un tour de main, et, avec ces vingt millions, embellir Chantilly et réparer le Luxembourg.

Tel, qui s'était couché petit rentier la veille, se réveillait millionnaire le lendemain.

Voltaire, fort spéculateur de son état, bien que jeune encore, cultivait ardemment le système et y réalisait des bénéfices qu'il allait faire valoir dans les fournitures, — mais que d'ailleurs il perdit dans la liquidation des frères Paris.

\* \*

Mais l'orgie touchait à sa fin . . .

Déjà les flambeaux pâlisssaient . . .

Après avoir honoré la presque totalité des billets de l'Etat, — c'est-à-dire la dette de Louis XIV, — le système de Law, ayant atteint son point culminant, demeura quelque temps en équilibre, puis la dégringolade commença . . .

On était en 1720.

La banque opérait depuis quatre ans, et ses actions de 500 francs s'étaient élevées à 14,000 francs.

Elle avait dans ses coffres une bonne partie de l'or du royaume : au-delà de 300 millions.

Et les Français chantaient à tue-tête :

L'or est une chimère, etc.

Ce qui n'empêchait pas Voltaire, un peu désenchanté du *Système*, d'écrire au duc de Sully :

Et ce système tant vanté,  
Par qui nos héros de finance  
Emboursent l'argent de la France,  
Et le font par pure bonté,  
Pareil à la vierge Sybille  
Dont il est parlé dans Virgile,  
Qui, possédant pour tout trésor  
Ses recettes d'énergumène,  
Prend du Troyen le rameau d'or  
Et lui rend des feuilles de chêne.

\* \*

On conçoit que le reflux de cette marée financière, qui venait d'inonder la France, ne se fit pas sentir tout d'un coup, mais qu'au contraire, arrivée à son maximum d'élévation, elle demeura pendant quelque temps *étale*, sans monter ni baisser.

C'est ce moment précis que choisissent les gens

qui ont *du nez* pour réaliser, et ceux qui ont du *guignon* pour risquer.

Aussi, les premiers ne se firent-ils pas faute d'échanger leur papier, jusque là sans prix, pour du bon or sonnante, et les gens à guignon pour se défaire de leur or en retour du papier reçu.

Parmi les personnes ayant eu *du nez* en cette circonstance, il convient de ne pas oublier une certaine dame Caumont, — une veuve à marier, s'il vous plaît ! — qui réalisa en or la bagatelle de soixante-dix millions.

En voilà une qui ne dut pas manquer de prétendants à sa main, eut-elle possédé *deux nez* au lieu d'avoir eu simplement *du nez* !

Quant à Law lui-même, il agissait en homme prudent : acquérant les plus belles terres du royaume, achetant le comté d'Evreux 800,000 livres, offrant 1,400,000 livres au prince de Carignan pour l'hôtel de Soissons, et 1,700,000 au marquis de Sully pour son marquisat.

Partout des symptômes de débâcle prochaine se montraient. Ainsi, on achetait avec des billets de la banque des marchandises de toutes sortes, dans l'idée que prochainement le billet perdrait de la valeur et que la marchandise, au contraire, en reprendrait.

On vit même un duc authentique, le duc de Caumont La Force, membre du conseil des finances, se faire épicier pour placer son argent.

Intrusion qui lui valut, de la part de la respectable corporation de ses confrères *sérieux* en épicerie, la boutade suivante, où son courage à la guerre est fortement mis en doute :

La Force, comme dit d'Argenson,  
Hait beaucoup le canon :  
Il craint qu'un boulet ne le perce.  
Pour oisif, il ne l'est jamais ;  
En guerre il fait la controverse  
Et la maitôte en temps de paix.

Il est vrai qu'un arrêt solennel du Parlement flétrit d'une censure ce gentilhomme trop homme d'affaires.

Mais l'action du duc-épicier n'en constituait pas moins un signe avant-coureur de la débâcle prochaine.

Le maître des requêtes, Talhouet, qui avait fait une fortune colossale et acheté les plus belles terres confisquées de Bretagne, fut, lui, condamné bel et bien à être pendu ; et ce n'est qu'après des efforts considérables que sa famille obtint pour lui une commutation de peine.

Toutefois, la plus triste affaire de cette triste époque, où le désir de faire fortune affolait toutes les têtes, fut celle du comte de Horn, — jeune homme de vingt-deux ans, d'une illustre famille de Flandre, et parent du Régent, — que l'amour du jeu poussa à assassiner un gros financier pour s'emparer de son portefeuille.

Il fut condamné à être roué vif, et le Régent, voulant faire un exemple, le laissa supplicier, se contentant de dire : "Quand on a du mauvais sang, on se le fait tirer."

\* \*

On sait comment finit cette orgie financière . . .

La France fit banqueroute.

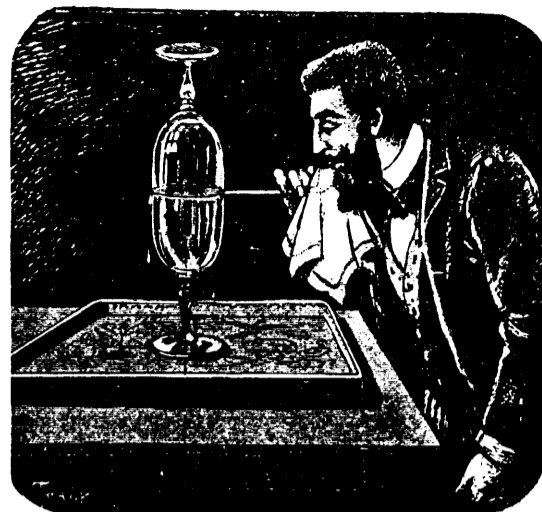
Et Law . . . un pouf !

*Dr Eugène Irey.*

D'où vient ce baume bienfaisant qui cicatrise les plaies faites à l'âme par les deuils, les épreuves, les tourments de la vie ? D'où vient-il, si ce n'est d'en haut, si ce n'est de l'espérance que nous devons à la foi ! — Mme MARIE-ÉDOUARD LENOIR.

Il n'y a pas un salon complet, sans l'*Ami des salons*, de Mlle Nitouche. Prix : 10c, Vendu par G. A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

## LA SCIENCE RÉCRÉATIVE



LE VERRE VIDÉ SANS QU'ON Y TOUCHE

Prenez deux verres de forme quelconque, mais ayant exactement le même orifice. Poncez ces deux verres dans l'eau, et quand ils seront remplis tous les deux, appliquez sous l'eau, leurs orifices l'un contre l'autre. Retirez ensuite ces deux verres, en les maintenant bien joints, et placez-les sur un plateau à rebords, superposés comme l'indique la figure.

Tant qu'on ne touchera pas aux deux verres, il ne s'échappera pas une goutte de l'eau qu'ils contiennent.

Il s'agit, cependant, de vider entièrement le verre supérieur sans y toucher.

Pour cela, vous prendrez une pipe à moitié chargée de tabac, et vous l'allumerez. Puis après avoir entouré son fourneau d'un mouchoir, vous soufflerez sur ce fourneau tout en promenant autour de la ligne de séparation des deux verres, et le plus près qu'il soit possible sans la toucher, l'extrémité du tuyau.

Il arrivera alors que la fumée du tabac, projetée hors du tuyau de la pipe par l'insufflation exercée sur le fourneau, pénétrera entre les interstices minuscules qui existent entre les orifices des deux verres, montera dans le verre supérieur, s'accumulera à son sommet, et y exercera bientôt une pression qui forcera l'eau du verre supérieur à s'écouler lentement en gouttelettes qui s'échapperont par les mêmes interstices qui ont livré passage à la fumée de tabac et tomberont dans le plateau. Si le verre supérieur n'est pas très grand, il sera de la sorte vidé en très peu de temps.

## PRIMES DU MOIS DE MARS

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — J. H. Pariseau (\$15.00), 1184, rue Saint-Laurent ; M. Hébert, 1203, rue St-Laurent ; J. B. Charbonneau, 2251, rue Notre-Dame ; Delle Ali e Dubois, 1062, rue St-Jacques ; F. Bertrand, 374, rue Drolet ; Louis Carrier, 123, rue St-Hubert ; Alexandre-Villemaire, 18, rue Boyer ; Adélaïde Chausse, coin des rues Seaton et Rachelle ; H. E. Pratt, du département des chemins ; Dame Laflamme 92, rue Dufresne ; C. Proteau, 280, avenue Laval ; Hector LeBer, 277, rue des Allemands ; Léon Dugas, 171½, rue St-André ; L. A. Bernard, 1882, rue St-Catherine ; Dame J. A. Héroult, 204, rue des Frères ; J. B. Archambault, 368, avenue Ulm ; A. Jany, 200½, rue Sanguinet ; Herménégilde Bagny, 201, rue Lagachetière ; Dame P. Labele, 1221, rue Mignonne ; J. Mathieu, 391, rue Jacques Cartier ; J. Mallette, 2240, rue Not e-Dame.

Québec. — F. Lapiere, (\$2.00), 140, rue St-Olivier ; P. C. d'An euil, marchand, rue St-Joseph ; Dame J. B. Valérand, 250, rue de la Reine, St-Roch ; Colonel Vohl, 65, rue St-Louis ; Dame veuve J. B. Allard, 147, rue St-Joseph, St-Roch ; J. B. Jacques, 99, rue de la Couronne, St-Roch ; G. Gard, 35, rue Claire Fontaine ; Arthur Beaudoin, 194, rue St-François, St-Roch.

Montmorency. — J. Bernard, P. Lamontagne, Révd J. U. East.

Cap Santé. — J. M. Bernard.

Saint-Gabriel de Brandon. — George Dubault.

Sainte-Cunégonde. — Nacléon Riendeau, 3103, rue Notre-Dame ; F. X. Cousigny, 754, rue Albert.

Mattawa, Ont. — B. Charon (\$3.00).

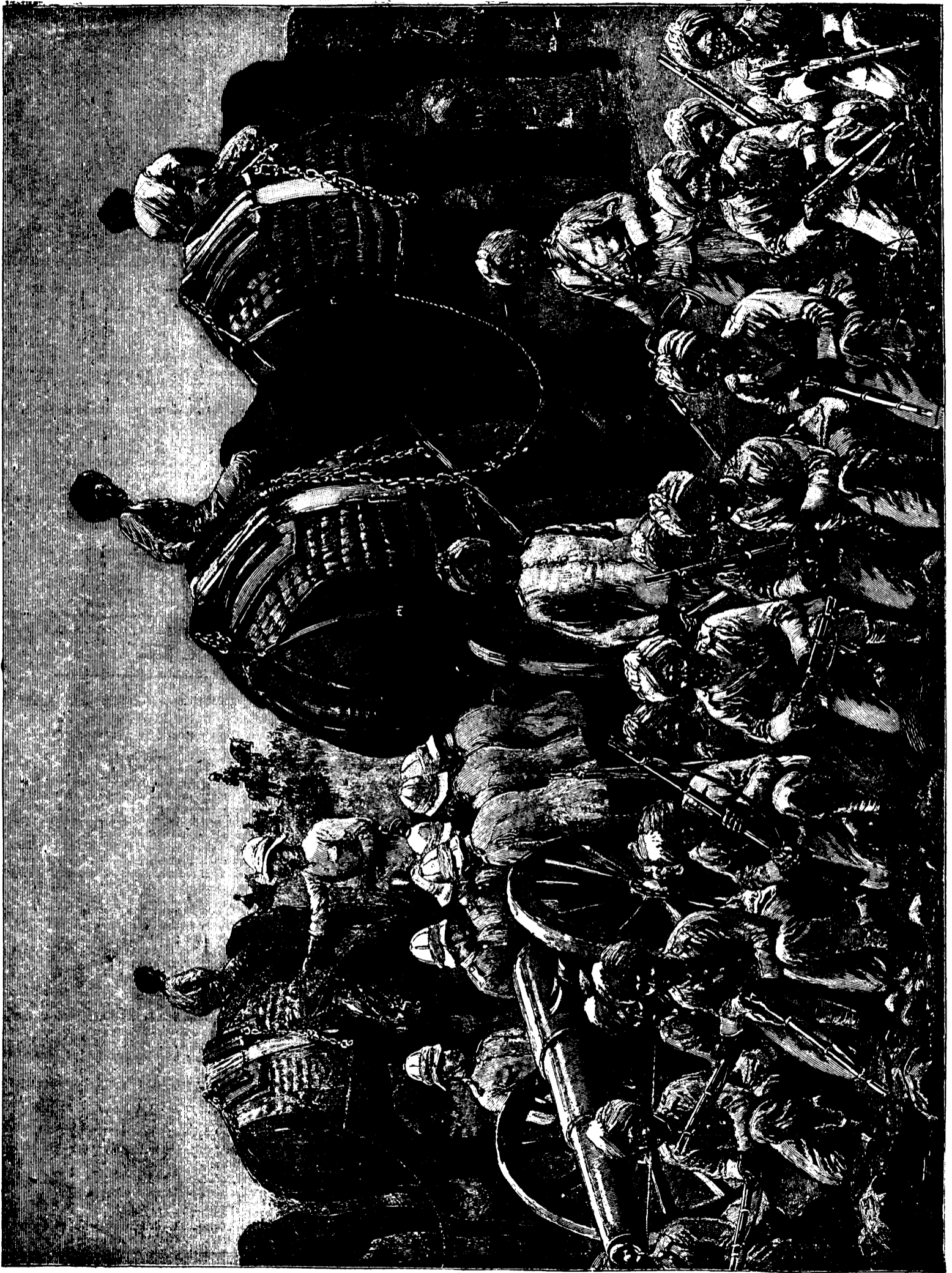
Saint-Bonaventure d'Upton. — Pierre Arél.

Sainte-Julienne. — G. Lambert.

Pointe Saint-Charles. — Dame veuve J. B. Ethier, 222, rue Centre.

Chicago, Illinois. — Frank Chalifoux, 25, Blue Island, Av. Lawrence, Mass. — Félix Poisson.

Ressentez-vous la fatigue, l'épuisement général ? Vous avez besoin d'un tonique. La Sarspareille de Hood est le meilleur. Essayez-la.

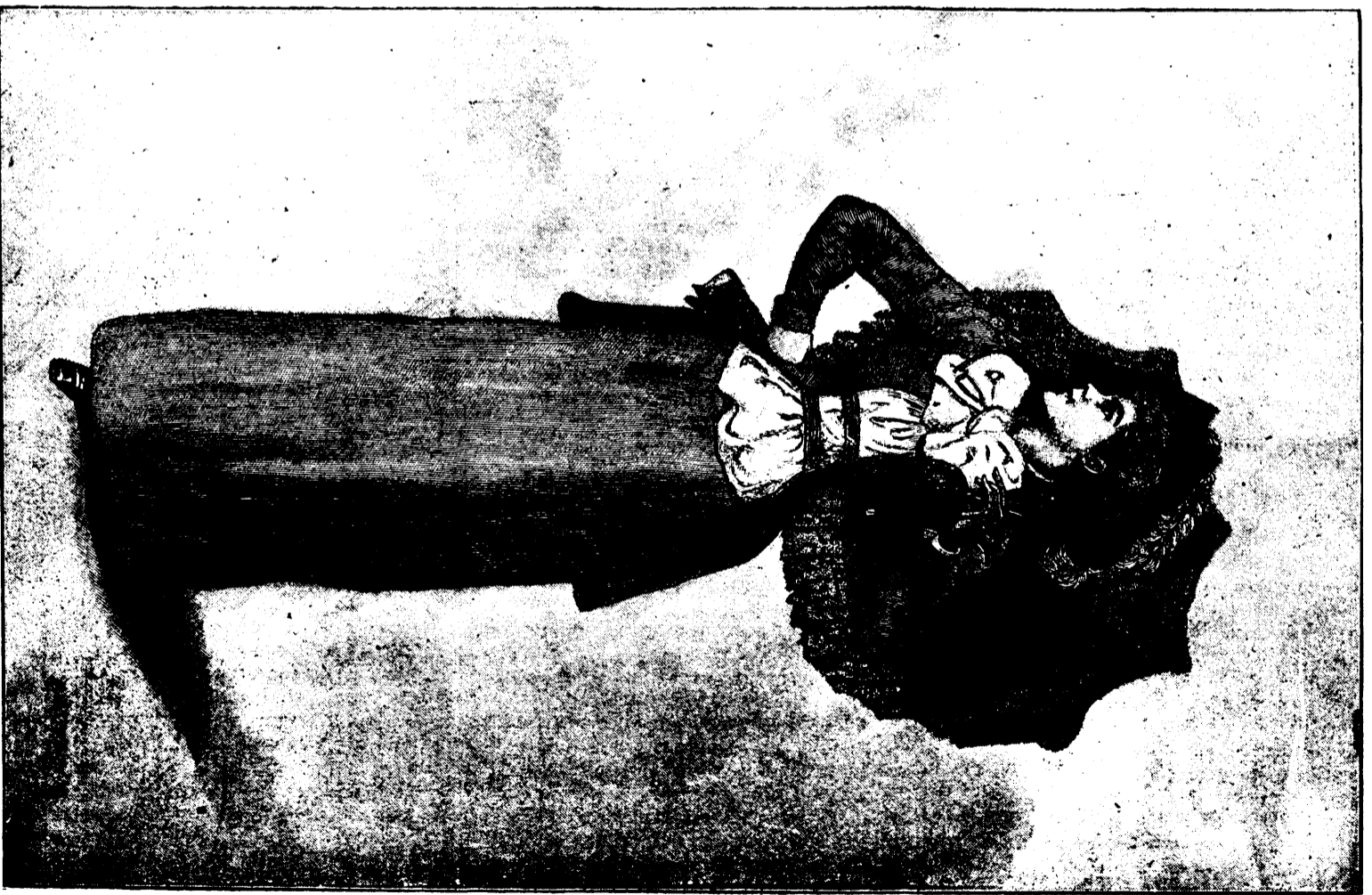


L'ARMÉE ANGLAISE AUX INDES



1793

LA MODE FIN DE SIÈCLE



1893



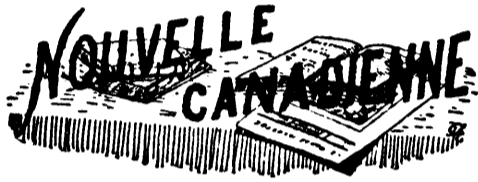
## CHANSON D'AVRIL

Vous qui passez sous ma fenêtre,  
Pourquoi baisser ainsi les yeux ?  
Le ciel est doux et radieux  
Et demain les fleurs vont renaître....  
Mais pour moi, vous le savez bien,  
Si vous fermez votre paupière,  
Le soleil sera sans lumière  
Et les fleurs ne seront plus rien.

Vous qui passez devant ma porte,  
Sans même y jeter un regard,  
Ignorez vous donc, par hasard,  
Que toute ma jeunesse est morte ?....  
Ne savez-vous pas qu'aujourd'hui,  
Sans vous je ne saurais plus vivre,  
Que l'éclat de votre œil m'enivre  
Et que je ne puis rien sans lui ?....

Du mal qui torture mon être  
Si votre cœur est soucieux  
Pourquoi donc baissez-vous les yeux  
Quand vous passez sous ma fenêtre ?....  
Et s'il arrive, par hasard,  
Que ma souffrance vous importe,  
Pourquoi passer devant ma porte  
Sans même y jeter un regard ?

*Joseph Malin*



## LE NAUFRAGE D'UN BONHEUR

## I

LUCIEN L... était, il y a cinq ans, ce qu'on appelle, un charmant garçon. Tous ceux qui étaient en relations avec lui, de près ou de loin, l'aimaient ou l'estimaient.

Ayant reçu plus que sa part des dons de la nature, tant physiquement que moralement, il avait su attirer à lui les cœurs les moins aimants. Il était si gai, si

franc, si bon, qui aurait pu lui résister et ne pas rendre une sympathie si chaude et si sincère ? Chacun était fier de lui serrer la main, et son amitié honorait vraiment ceux à qui il l'accordait.

J'étais, et je le disais alors avec orgueil, celui qu'il appelait son meilleur ami. C'est qu'il y avait longtemps que nous nous connaissions, nous avions été confrères de classe pendant trois années, et c'est alors que, graduellement, nous étions devenus amis, puis confidents mutuels de nos petits secrets et amourettes d'écoliers.

Au collège aussi, il était apprécié de tous, maîtres et élèves. Ce n'était pourtant pas pour cela que, moi, je l'aimais, c'est que je me souvenais de la protection qu'il m'avait accordée quand, arrivant en classe au milieu de l'année scolaire, j'avais été en butte aux sarcasmes généralement adressés aux "nouveaux déballés."

J'avais dix ans, il en avait douze ; j'étais petit et malingre, il était, lui, robuste et fort. Est-ce ce contraste qui nous rapprochait ? Je l'ignore, mais il arriva qu'en très peu de temps nous devinmes inséparables, et cette amitié modèle dura tout le temps que nous restâmes dans le même établissement.

Quand, séparés par les nécessités de la vie, nous avons pris des routes différentes, nous ignorions ce que la Providence nous gardait. Il avait devant lui un avenir brillant. Son père avait de hautes relations et avait obtenu pour lui une position de comptable dans une de nos banques canadiennes de M... Moi, au contraire, à force de recherches, j'étais parvenu à me procurer un mince emploi,

mincement rétribué, dans le bureau de poste d'un village de campagne.

Nous étions séparés par plus de cent milles de distance ; nous ne nous voyions pas souvent, mais nous échangeions de fréquentes lettres, lesquelles étaient la continuation de nos confidences à cœur ouvert. Il n'avait pas de secrets pour moi, et je lui disais tout ce qui m'intéressait.

Pendant quatre années près, rien ne fut changé à nos relations amicales.

Puis, un beau matin, j'obtins d'une compagnie de chemin de fer l'emploi de chef de gare et le hasard fit que j'allai exercer mes nouvelles fonctions justement au lieu où lui-même venait tous les soirs se réfugier, fuyant les bruits de la ville, après sa tâche journalière accomplie.

Nous étions aux plus beaux jours de l'été et j'aime encore à me ressouvenir des courtes heures passées ensemble soit à faire de longues marches dans la campagne ou à fumer un cigare dans ma chambre ouverte à l'air frais du soir... et nous causions, puis encore.

Nous avons été longtemps séparés, nous voulions reprendre le temps perdu. Chacun racontait sa vie jusque dans ses plus petits détails. J'avais, moi, bien peu de choses à dire : la mienne avait été si monotone, mais lui avait vécu, il avait eu de brillants succès, et il les disait avec tant de verve qu'ils me grisèrent presque. Et puis, il était amoureux d'une charmante jeune fille ; chaque soir, il avait du nouveau à ajouter à son idylle. Il aimait et il était certain d'être aimé... Elle ne le lui avait pas dit, mais il savait si bien lire dans le regard d'une femme. Il ne s'était pas trompé, car bientôt, il vint tout heureux me dire l'aveu qu'elle lui avait fait... Après cela, ce fut de ses projets de mariage qu'il m'entretint ; je l'écoutais toujours avec plaisir, il me semblait que le trop plein des espérances de son âme se déversait dans la mienne, et je me prenais à être heureux de son bonheur.

Parfois, aussi, la pensée qu'un obstacle quelconque pouvait s'opposer à l'accomplissement de son désir, venait m'attrister comme s'il se fût agi de mes propres desseins ; il eût tant souffert s'il lui avait fallu renoncer à elle, il l'aimait tant !

J'écartais de moi cette vague crainte, mais toujours elle revenait à la charge, j'en étais hanté comme d'un pressentiment et pourtant, rien ne le justifiait. Tout marchait au souhait de Lucien, déjà l'époque du mariage était fixé, à six mois de là.

## II

J'étais retourné en arrière, me voici revenu au point de départ de mon récit.

Lucien étant généralement aimé et estimé, l'annonce de son mariage fut donc accueillie avec plaisir par tous ceux qui le connaissaient, excepté, peut-être, par quelques jeunes filles qui jalouaient un tout petit peu l'heureuse fiancée d'un si galant homme. Malgré cela, il reçut d'elles comme de tous et chacun, de chaleureuses félicitations et de nombreux souhaits de félicité, qui, hélas ! ne devaient point se réaliser... son rêve de bonheur, si prêt de devenir une réalité, allait bientôt s'évanouir.

\* \*

Le froid automne était arrivé et en même temps, les gens en villégiature étaient rentrés chez eux à la ville. Mon compagnon avait, lui aussi, suivi le courant.

Il était parti, promettant de revenir de temps en temps malgré l'hiver et, de mon côté, je devais le voir chez lui quand mes occupations me permettraient le déplacement.

Je fus le premier à aller à sa pension. Il m'accueillit parfaitement, me raconta ce qui l'avait intéressé depuis qu'on s'était vu, et il m'annonça que le 7 janvier, il s'embarquerait sur le lac bleu de l'hymen. Il avait tant hâte de goûter les douces joies du foyer, lui qui, comme moi, n'avait eu depuis plus de dix ans que des soins payés à prix d'argent, il avait soif d'attentions inspirées par l'affection pure d'une épouse.

Il me fit part de ses espérances d'avenir, de ce que serait leur vie à deux... L'été prochain, ils viendraient encore à B... où je demeurais, et

moi, je serais "comme de la famille." J'étais ravi de l'entendre, cela devait arriver, et pourtant mon pressentiment était là...

A dix heures, nous nous quittions à la gare, j'emportais la promesse qu'il viendrait passer le dimanche suivant avec moi. Je l'attendis en vain. J'attendis de même un mot d'excuse, une explication, rien ne vint... Je ne savais quoi penser ; voulant en avoir le cœur net, je me rendis de nouveau à sa demeure ; il était absent. Je voulais l'attendre, mais, à ma grande surprise, la dame de la maison me dit qu'il était bien inutile, à moins que je voulusse passer la nuit entière, "car, ajouta-t-elle, depuis quelque temps il ne rentre pas avant trois ou quatre heures du matin, et puis, en quel état, Seigneur Dieu !... Si vous le voyiez, il est bien changé, allez ! lui si tranquille d'habitude. Hélas ! on ne le reconnaît plus..."

Et la vieille dame s'arrête comme pour voir l'effet produit par ses paroles, mais c'était à peine si j'avais compris tant elle avait parlé avec volubilité.

Cependant, je vis à son regard qu'il se passait quelque chose de grave, et je voulus savoir. Elle me raconta que le lendemain de ma première visite, il n'était pas rentré pour souper, et que, très tard dans la nuit, des compagnons l'avaient amené. Il était ivre, on l'avait couché, et le lendemain il était onze heures quand il était parti pour son bureau... Cela avait été ainsi chaque soir, et chaque matin malgré les observations qu'on lui avait faites.

Bouche béante, j'écoutais ce récit ; il me semblait que je n'étais pas éveillé. Quoi ! en un jour, devenir ainsi débauché ! Était-ce bien possible, et cette vieille ne se gaussait-elle pas de moi ? Non, je ne pouvais avoir cette consolation, j'avais reconnu qu'elle était sincère. Hélas ! que faire ? J'aurais voulu le voir ; savoir au moins ce qui avait motivé cette inconduite si subite, mais on ne pouvait pas me dire où je le trouverais. Je dus m'en retourner chez moi, le cœur en proie à une vive inquiétude, cherchant le pourquoi de ce changement.

J'étais enclin à croire que ce devait être un chagrin d'amour... pourtant...

Je me couchai bien triste ce soir-là, et dans mon rêve je vis des suicidés et des hommes pendus aux arbres.

\* \*

Deux jours plus tard, je recevais avec surprise de Mlle D..., la fiancée de mon ami, une courte note ainsi conçue :

"Vous êtes le meilleur ami de Lucien L... Il me l'a dit souvent, il vous aime beaucoup ; n'essayez-vous pas de le retirer de la voie dangereuse où il est entraîné par un mauvais compagnon ? Vous savez qu'il est facile à influencer, et cet homme est son mauvais génie. Oh ! comme je le hais.

"Je vous en prie, au nom de votre vieille amitié pour lui, sauvez-le... sauvez moi, car..."

"Il est venu hier, et, ô horreur ! il était... non, je ne puis le dire... vous comprendrez... Oh ! que je souffre !

"Une fois encore, sauvez-le, peut-être en est-il encore temps, et ma reconnaissance pour la vie vous sera acquise."

J'avais des larmes dans les yeux quand j'eus fini cette lecture. Oh ! oui, je comprenais qu'elles devaient être les tortures de cette âme innocente, et je me fis à moi-même le serment que je lui rendrais sa quiétude et que je lui ramènerais son fiancé régénéré, qui lui ferait oublier ses souffrances de quelques jours ; tous deux croieraient qu'ils avaient fait un mauvais songe.

J'ignorais alors combien était difficile la tâche que j'entreprenais ; l'essé-je su, je n'aurais pas hésité tout de même à aller en avant.

Mon premier soin fut de tracer à la hâte les mots "je ferai tout en mon pouvoir, croyez-le," que je jetai à la poste, à l'adresse de celle qui m'avait écrit, puis une heure plus tard, la vapeur m'emportait. J'allais entrer en campagne.

## III

Lorsque, descendu du wagon, je me demandai

ce que j'allais faire, je fus tenté d'aller d'abord à la banque où travaillait Lucien, mais je me décidai de me rendre plutôt à sa chambre.

Là, j'aurais de ses nouvelles, on me dirait ce qui s'était passé depuis que j'étais venu et je guiderais ma conduite sur ce que j'apprendrais.

Tout en marchant, je cherchais les paroles dont je me servais pour lui faire comprendre le tort immense qu'il se faisait ; je lui montrerais le gouffre ouvert sous ses pieds ; je lui parlerais de son honneur.

Au nom de ses plus chères affections, au nom de son amour, je le supplierais de remonter les degrés qu'il avait eu le malheur de descendre ; je lui rappellerais les visions heureuses que maintes fois il avait évoquées en ma présence en parlant de sa bien-aimée. Ces visions pourraient encore devenir des réalités s'il renonçait à son inconduite... sinon, je lui ferais voir le tableau de sa vie future de déclassé.

Je le savais impressionnable et je ne doutais pas que l'effet de mes exhortations serait de le ramener au devoir ; c'est que j'étais jeune et inexpérimenté, j'ignorais les progrès inouis que peut faire le mal dans une âme, en si peu de temps, puis je comptais sans ce compagnon de qui m'avait parlé Mlle D... J'y avais pensé, mais je ne le croyais pas un ennemi bien redoutable.

J'étais convaincu que la sympathie que Lucien m'avait toujours témoignée allait prévaloir et que l'émissaire du vice allait s'enfuir à mon approche. Hélas ! comme je me trompais !

Cependant, j'étais arrivé à la pension de mon pauvre ami. Comme je l'avais craint, l'on me dit qu'on ne l'avait pas vu depuis trois jours et qu'on ignorait complètement ce qu'il était devenu.

*Pedro.*

(La fin au prochain numéro)

## NOTES ET FAITS

### Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Le temps le plus charmant pour la jeune fille est, selon moi, l'espace compris entre seize et dix-huit ans. A cet âge, la femme est pareille à un bouton de rose qui s'ouvre au soleil. Le temps le plus charmant pour l'épouse, me paraît être entre vingt-huit et trente ans. A ce moment, la femme est semblable à la rose épanouie ; elle est en possession de toute sa beauté, de tout son éclat captivant ; elle ne peut plus monter, hélas ! et bientôt elle devra descendre. — ARMAND DUBARRY.

\*\*\*

### L'origine du décolletage

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux a eu l'idée originale de rechercher l'origine du décolletage.

Sans remonter jusqu'au déluge, l'Intermédiaire croit avoir découvert que le décolletage aurait une origine sacrée et patriotique (ô chauvinisme ! où vas-tu te nicher ?) Les Gaulois fuyaient dans une bataille. Leurs femmes les arrêtaient et, se découvrant les seins : "Frappez, lâches, criaient-elles ; mais ne nous déshonorez pas !" Aussitôt le courage des fuyards se ranima, la lutte reprit et se termina par la victoire des Gaulois.

C'est depuis cette époque que les Françaises auraient eu le droit de se décolleter. Mais ce n'est là qu'une hypothèse et notre co-frère demande ce qu'il faut en penser. Les organisateurs du bal des quat'-z'arts devraient bien nous le dire, ils doivent en savoir long en cette matière.

\*\*\*

### Les joyusetés de la superstition.

L'histoire suivante s'est passée en Autriche : Une servante rêve du diable qui, paraît-il, a le numéro 84 dans la cabale d'une loterie, et, en ef-

fet, la servante gagne avec ce numéro 1,500 francs qu'elle met aussitôt à la caisse d'épargne.

Deux jours après, elle veut reprendre son argent parce que, dit-elle au caissier, le diable lui a donné l'ordre de le lui apporter : cet argent lui appartenant de droit. Le caissier flaira une fourberie quelconque et répond qu'il enverra l'argent le soir même.

Au lieu de cela, il envoie un gendarme qui se cache sous le lit de la servante. A minuit précis, le diable se présente pour encaisser les 1,500 francs, et quel n'est pas l'étonnement du brave gendarme en reconnaissant dans le diabolique personnage le propre patron de la servante.

On se croirait au moyen âge.

\*\*\*

### Fromage vert

La gourmandise humaine n'a pas de limites ; on a goûté de tout et, ce qui est plus grave, on a continué à manger à peu près de tout aussi. Elle est longue la liste des horreurs que l'on sert sur les meilleures tables, dans toutes les parties du monde. En voici un exemple nouveau, pour nous du moins ; ce produit paraît d'autant plus intéressant à signaler, que nombre de personnes ignorent sans doute aussi ses origines et qu'il est toujours bon de savoir ce que l'on mange. Il s'agit du fromage vert de Hollande, que certains gourmets estiment un des meilleurs qui soit au monde ; nous en trouvons la description dans l'Industrie laitière :

Dans le Texel, où se font ces fromages, on attache de petits sacs de toile sous la queue des moutons pour retenir les crottes de ces animaux. On prend celles-ci lorsqu'elles sont encore fraîches, on les met dans un sac ou dans un linge propre qu'on plonge dans le lait nouvellement trait. On exprime cette matière avec les mains de manière à teindre fortement le lait en vert. On met ensuite en présure et l'on suit, pour le reste, les procédés communément usités pour fabriquer le fromage de Hollande ordinaire.

\*\*\*

### Un convoi de pygmées

Un convoi de pygmées de l'Afrique centrale vient de débarquer en Europe. On se souvient du bruit que fit naguère la découverte de ce peuple de nains, annoncée par le célèbre Stanley, lors de son voyage au secours d'Emin. Le groupe de nains que les Européens vont pouvoir examiner sera un sujet d'études des plus intéressants pour les anthropologistes. Les petits Africains prétendent se nommer *Evé* ou *Efé* (prétendraient-ils à la descendance d'Eve ?). Leur taille est celle d'un enfant (européen) de 8 ans. Ils ont la tête petite, le front avancé, yeux très grands, noirs, brillants, les cheveux frisés et le teint cuivré. Leur nez est plat, les lèvres roses, et non noires, comme chez les nègres ; les mains et les pieds proportionnés à la taille, l'avant bras et les poignets bien modelés. Ils ont en outre les lèvres et les oreilles percées de trous, mais ne portent point d'ornements. Leurs manières sont enfantines, et sans témoigner trop de timidité, paraissent fortement intrigués de tout ce qui les entoure. Tandis que les uns se recueillent moroses et silencieux, d'autres, parmi les femmes notamment, exhibent volontiers leurs mollets pour faire admirer les beaux bas rouges dont on leur avait fait cadeau. Signe particulier : ils déclarent n'avoir jamais entendu parler de M. Stanley.

\*\*\*

### Le sifflet des locomotives

Tout a son histoire... même le sifflet des locomotives. Quelle est l'origine du sifflet des locomotives ? Au commencement de l'année 1833, une machine du chemin de fer de Leicester à Swannington (Angleterre), rencontra une charrette attelée d'un cheval au passage à niveau de Thornton. Cette charrette était chargée de beurre et d'œufs pour le marché de Leicester. Le mécanicien ne disposait, comme signal d'avertissement, que de la corne à main en usage à l'époque, et la charrette, avec son contenu fut culbutée. L'accident fit certain bruit. M. Ashlen Bagster, directeur du chemin de fer, alla le même jour à Atton Grange, où

résidait George Stephenson, qui était à la fois un des administrateurs et le plus fort actionnaire de la ligne, pour lui parler de l'affaire. Bagster demanda si l'on ne pouvait pas mettre sur la machine un sifflet que ferait marcher la vapeur. "L'idée est très bonne, répartit Stephenson, et il faut faire un essai." Le premier sifflet fut établi par un fabricant d'instruments de musique du pays, et donna un si bon résultat que le conseil d'administration du chemin de fer décida d'en établir de pareils sur toutes les machines de la compagnie.

Il fallut d'abord payer le cheval, la voiture, 50 livres de beurre et 80 douzaines d'œufs cassés. Le sifflet actuel doit donc son origine à 960 œufs brisés. Puis on fit émettre un règlement interdisant sévèrement la circulation des locomotives qui ne seraient pas munies d'une trompette à vapeur. Il s'agissait alors, en effet, plutôt d'une trompette que d'un sifflet proprement dit. Mais, rapidement à cette sorte de trompe, on substitua le sifflet actuel. A quelle époque précise ? Nous ne savons exactement, mais dès 1836 un dessin de locomotive montre le sifflet tel que nous le connaissons.

## UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres-postes oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

## JE VOTE POUR CELLE DE HOOD

### Quarante ans de Ministère



Rev. W. R. Puffer

"Ayant pris de la Sarsepareille de Hood durant cinq mois, je suis convaincu que c'est un excellent remède. Depuis des années je souffrais de RHUMATISMES par tout le corps, mais particulièrement dans le bras droit, de l'épaule au coude, et si fort que je craignais

### D'EN PERDRE L'USAGE

Je sentis du mieux dès que j'eus commencé à me servir de la Sarsepareille de Hood et quand j'en eus pris quatre bouteilles, le rhumatisme me laissa définitivement. J'ai été ministre M. E. pendant quarante ans, et parmi plusieurs autres maladies des sédentaires, j'ai souffert

## La Sarsepareille de Hood GUERIT

de DYSPEPSIE et INSOMNIE, mais depuis que je prends de la Sarsepareille de Hood j'ai bon appétit, digère bien, ai gagné beaucoup de poids et dors mieux. Je vote pour celle de Hood."

Rev. W. R. PUFFER, Richford, Vt.

Les PUILES DE HOOD ont les meilleures pilules d'après dîner ; elles aident la digestion et guérissent le mal de tête. 25c.

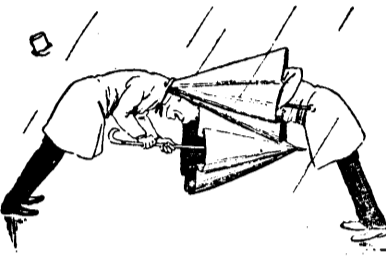
## LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils. — Portraits de tous genres et à prix ouant, — Téléphone Bell, 728

## LES GAÏETÉS DU PARAPLUIE



## LA LOTERIE MONT-ROYAL

Gros lot de \$2,000,00 (Billet de 10 cents)  
gagné par Mme Joseph Prud'homme

MONTRÉAL, 13 avril 1893.

S. E. Lefebvre, gérant de la  
Loterie Mont Royal.

Cher Monsieur, — Veuillez agréer mes sincères remerciements pour le prompt paiement de mon lot de \$2,000.00 que mon billet de 10 cents No 50,234 a gagné au tirage des billets de 10 cts, le 11 avril courant. Madame JOSEPH PRUD'HOMME, No 322, rue Montcalm, Montréal.

Témoins : L. P. Vidal, 19, rue Knox, Pointe St-Charles, Montréal ; A. Ernest Gauthier, Ste Anne d-Bellevue ; Cyrille Prud'homme, 188 rue Duluth ; André Lalande, 142, rue Dorchester ; J. B. Héту, 318, rue Plessis.

## CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des idiomes parlés par le genre humain est estimé à 3 000. La bible a été traduite en 200 langues seulement, mais ces 200 langues sont parlées par environ les deux tiers de la population du globe.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 11 avril dernier M Alphonse Guillot de la maison Berthrand et Guillot, marchands, rue St Valier, St Sauveur, Québec, porteur du billet No 50,543 a été l'heureux gagnant du prix capital de \$1,000

— Une moyenne de mille navires et 9,000 matelots visitent le port de Londres chaque jour.

— On dit que l'impératrice d'Allemagne doit \$10,000 à l'un des magasins de Berlin et qu'elle doit des sommes considérables à bien d'autres boutiques. Est il étonnant après cela que nos servantes s'endettent.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 11 avril, M. Alec Labelle, entrepreneur, 343 rue Drolet, porteur du billet No 71,343 a été l'heureux gagnant du prix de \$250.

— Les vingt et une universités allemandes sont actuellement fréquentées par 27 602 étudiants, dont les deux tiers étudient la médecine.

— Le printemps, en Angleterre, est exceptionnellement beau, cette année. Par contre, l'hiver a été très dur, et la belle saison est accueillie avec beaucoup de soulagement.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 11 avril, M. J. W. Freman, No 149½, rue St-Laurent, porteur du billet No 11,010, a gagné \$50,00.

— Le plus grand nombre de personnes qu'ait jamais tuées un tremblement de terre a été 190 000. Ce désastre arriva en l'an 1703, à Yeddo, au Japon.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 11 avril, M. Joseph Pepin, 45, rue Jacques Cartier, porteur du billet No 17,272, a gagné \$25,00.

— Après quarante ans d'efforts, les Mormons ont fini la construction d'un superbe temple à Salt Lake City. C'est un des plus grands édifices du continent, construit de granit. La main d'œuvre a été fournie par les Mormons eux-mêmes en paiement de leurs dîmes.

— Savez-vous combien de fois l'homme change d'ongles dans une vie bien remplie ? Non ! Eh bien ! voici des chiffres : Les ongles de l'homme, de la femme, ces ongles épais ou ces jolis petits ongles roses, miroitants, me us, que vous connaissez, tout est poussé à quatre mois et demi. Au bout de soixante dix ans, l'homme ou la femme a vu se renouveler, sans en prendre note certainement, 186 fois ses ongles. Si l'on conservait précieusement l'ongle de l'index dans un étui, au bout de 60 ans, il aurait plus de 6 pieds de longueur.

— Le Col. C. J. Villeré remplace le gén. Beaugard, à la surveillance des tirages mensuels ou semi-annuels de la Loterie de la Louisiane. Le général déléguait toujours M. Villeré pour le représenter aux tirages, en cas d'absence. M. Villeré a déjà surveillé neuf de nos tirages.

## POUR VOUS METTRE AU FAIT

En ce qui concerne La Sarssepaille de Hood, demandez aux gens qui se servent de ce médicament ou bien lisez les attestations nombreuses publiées dans ce journal. Elles vous convaincront sûrement que la Sarssepaille de Hood possède un mérite sans égal, et que "celle de Hood guérit"

Les Pilules de Hood guérissent la constipation en rétablissant l'action péristaltique du canal alimentaire. Elles constituent le meilleur médicament domestique.

## DRS MATHIEU &amp; BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

## UNE DOSE

LE GRAND  
MÉDICAMENT  
DE LA VIE

Remède contre la toux  
\$5c, 25c, \$1

Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B. E. McGALE

## V. ROY &amp; L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

## A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

## EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

47, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

De demandes de brevets d'invention, marque de commerce etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

## ANNONCE DE

John Murphy & Co

PRINTEMPS 1893

Grande Exposition de Manteaux de printemps durant ce mois

## MANTEAUX DE PRINTEMPS

Nous invitons respectueusement les dames de faire une visite à ce département qui n'a pas d'égal en cette ville. Des milliers de manteaux de toutes sortes, de colerettes, etc., y sont en exposition, et nous promettons à tout visiteur et tout acheteur d'agréables surprises. Bons marchés sans précédents dans le département des manteaux.

## ETOFFES A ROBES NOUVELLES

Notre département d'étoffes est maintenant au grand complet, et nous conseillons aux dames de faire une visite immédiatement où les plus grandes nouveautés du jour sont en exposition. Voyez nos nouveaux châles français à 39c la verge.

Broderies nouvelles pour robes de première communion, etc., en grande variété.

Un magnifique assortiment de voiles de première communion.

Un lot de boas en plumes noires et en couleurs. Vendus de 75c et montant.

JOHN MURPHY & CO

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2183

Federal Tel. 58

## Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

A<sup>ND</sup>

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

## LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré,

## VIN de VIAL

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT

Le TONIQUE  
le plus énergique  
pour Convalescents,  
Vieillards, Femmes,  
Enfants débiles  
et toutes personnes  
délicates.



Au QUINA  
SUC DE VIANDE  
PHOSPHATE de CHAUX

Composé  
des substances  
indispensables à la  
formation de la chair  
musculaire  
et des systèmes  
nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. — Toutes Pharmacies.

# LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

## L'EMPOISONNEUSE

Au bruit produit, une femme parut à l'une des fenêtres, c'était Mme de la Géraudaye. Rapidement, elle descendit l'escalier, accourut au-devant des médecins, et prenant les mains du plus âgé :

— Oh ! mon cher M. Berthier, venez vite ! Je trouve M. de la Géraudaye beaucoup plus mal qu'il n'était ce matin.

M. Berthier fronça le sourcil.

— L'acablement persiste donc ? demanda-t-il.

— Non, au contraire ; mon pauvre malade est agité et, malgré cette surexcitation, sa faiblesse augmente, les vomissements le fatiguent tant.

— Il vomit toujours ?

— Toujours. Rien n'y fait : glace, potions, sont restées inutiles.

M. Berthier fronça derechef les sourcils.

— Montons, dit le docteur, d'une voix brève à son confrère. Et vous, madame veuillez bien faire en sorte que nous restions seuls dans la chambre du malade. Une grande liberté de mouvements, ainsi qu'une extrême tranquillité, nous sont nécessaires pour nous consulter utilement.

— Mais, moi, je puis vous accompagner ? objecta Mme de la Géraudaye.

— Vous, madame, moins que tout autre, répondit vivement M. Berthier. Puis, se reprenant, il ajouta d'un ton plus doux : Votre affection pour le malade vous porterait à faire des questions qui contribueraient à l'agiter. En tout cas, vous ne sauriez, comme nous, dissimuler votre inquiétude.

— Je me sou mets. Seulement, promettez-moi de me faire attendre le moins de temps possible votre opinion définitive... Vous devez comprendre mon angoisse !...

M. Berthier s'inclina et monta suivi de son confrère. Mme de la Géraudaye les précédait.

Arrivé à la porte de la chambre du malade, elle s'effaça, avec un geste de douleur navrante, et, s'assurant sur un petit sofa placé dans l'antichambre, elle attendit.

Mieux qu'au bal où elle avait paru la veille, et quoiqu'elle fût simplement vêtue d'un peignoir en mousseline, à rayures bleues et blanches, le caractère de la beauté de la jeune femme paraissait dans sa plénitude.

En ce moment d'abandon, malgré l'anxiété qui, en gonflant ses yeux de pleurs, altérait la pureté des lignes de son visage, la grâce de sa personne était inexprimable.

Sa taille ronde, souple, empruntait à son attitude une langueur à la fois voluptueuse et d'un charme merveilleux,

Son regard laissait luire, sous les larmes, une tendresse, et sa bouche une douceur qui faisaient comprendre les plus belles créations des poètes.

Deux fois elle alla, inquiète, sur la pointe des pieds, écouter près de la porte qui la séparait du malade. Deux fois elle retomba, découragée, sur le petit sofa.

Un faible cri, partant d'une chambre opposée à celle de M. de la Géraudaye, la tira de sa torpeur douloureuse. Elle s'élança et revint presque aussitôt en tenant dans ses bras un enfant de deux ans à peine.

— Pauvre chéri ! dit elle, d'une voix brisée. Ah ! si tu pouvais comprendre le malheur qui te menace ! Chut ! Tais-toi, mon ange, il ne faut pas troubler ton pauvre père.

Et elle berçait l'enfant et le serrait contre son sein, par une étreinte passionnée, murmurant à son oreille ces mots si bizarres, sans suite, doux gazouillement que les mères échangent avec leurs nourrissons et que tous comprennent si bien.

Plus d'une demi-heure s'écoula encore. Enfin, les médecins sortirent. Mme de la Géraudaye se leva avec une telle impétuosité qu'elle faillit laisser tomber son enfant.

— Eh bien ? dit-elle.

Tout son cœur semblait avoir passé dans cette exclamation.

— Pas ici, madame, répondit simplement le docteur Bertier ; mais si vous désirez conférer avec nous, veuillez nous accompagner dans le cabinet de M. de la Géraudaye. Là on ne nous dérangera point.

— Puis-je quitter mon mari ?

— Il dort et dormira au moins une heure encore.

— Puisqu'il en est ainsi, messieurs, je vous rejoins. Je ne prends que le temps de recommander à Madeleine de m'avertir, dans le cas où M. de la Géraudaye s'éveillerait plus tôt que vous ne le prévoyez.

La jeune femme appela la nourrice de l'enfant et entra dans la chambre du malade. Un instant plus tard, elle revenait près des médecins.

Le cabinet de M. de la Géraudaye était une vaste pièce située au rez-de-chaussée.

Lors de la construction du château, elle avait dû servir de salle de garde. Involontairement, l'œil d'un artiste eût cherché, à la place des armes modernes, des lignes, des hameçons, des fouets de chasse suspendus çà et là, les panoplies de brassards, de cuirasses, d'arquebuses et autres engins destructeurs ou défensifs dont se servaient nos pères.

Un bureau chargé de papiers, deux grandes armoires vitrées, encombrées de registres, de livres et de petits paquets étiquetés : graines diverses ;

une douzaine de chaises en paille commune, trois fauteuils également en paille, tel était le mobilier.

Sur le manteau de la haute cheminée se trouvaient placés le modèle en plâtre d'un cheval de course et deux groupes en bronze représentant des bœufs et des moutons.

Une inscription apprenait que les animaux dont on avait ainsi conservé l'image étaient nés, avaient été élevés sur la terre de la Géraudaye, et avaient obtenu des primes d'honneur à divers concours agricoles.

Sur le bureau, une très belle coupe, en argent ciselé, portait, gravées, les lignes suivantes :

“ A M. de la Géraudaye, pour la tenue splendide de ses propriétés, pour les aménagements intelligents et constants qu'il y apporte ; conduite qui reste d'un si haut, d'un si excellent exemple pour les cultivateurs voisins.”

En entrant dans ce cabinet, Mme de la Géraudaye avait jeté un regard circulaire à toutes ces choses familières, et des larmes silencieuses baignaient son visage quand elle prit place à côté de M. Bertier.

— Dois-je croire, messieurs, prononça-t-elle d'une voix faible, que l'état de M. de la Géraudaye vous laisse bien peu d'espoir ? Votre air solennel semble destiné à me préparer à une catastrophe !

— Je laisse la parole à M. Delestang, mon savant confrère, répondit M. Bertier.

M. Delestang s'inclina.

— Permettez-moi, madame, dit-il, de vous poser quelques questions. Ne vous hâtez pas de répondre ; réfléchissez, au contraire, beaucoup, afin de vous rappeler chaque chose, si insignifiante qu'elle puisse vous paraître. Le moindre fait nous servira d'indice très précieux.

— Je vous écoute, monsieur.

— Mon confrère m'a parfaitement renseigné sur l'état habituel de M. de la Géraudaye. Il a un tempérament actif, sanguin, robuste, et n'avait jamais fait aucune maladie avant celle qui, soudainement, a éclaté la nuit dernière.

— C'est exact, monsieur.

— Mais, depuis quelque temps, ne se plaignait-il pas d'embarras digestifs ? N'éprouvait-il pas, par exemple, des pesanteurs de tête ?

— Non, monsieur, je ne me rappelle rien de semblable. Pourtant, il y a trois mois, à la suite du banquet de la Société d'agriculture, mon mari souffrit de douleurs semblables à celles que vous venez de décrire, mais ce fut passager. Deux jours plus tard, il n'y songeait plus et j'attribuai ces malaises aux suites d'un léger excès inséparable de ce genre de réunions.

— Vous pouvez avoir raison. Néanmoins, rappelez-vous et comparez, madame ; ces malaises offrirent-ils les mêmes symptômes que la maladie actuelle de M. de la Géraudaye ? En revenant de ce banquet, votre mari paraissait-il surexcité ? En un mot (pardonnez des investigations nécessaires), vous sembla-t-il sous l'influence de vins trop généreux ?

— Nullement. M. de la Géraudaye a, comme on dit familièrement, la “ tête forte.” L'habitude de vivre avec ses fermiers, de voir souvent des marchands avec lesquels il est en relations ; enfin, sa bonne constitution, sa jeunesse, tout lui fait supporter sans gêne ce qui deviendrait excès pour un autre.

— Donc, en revenant de la ville, votre mari ne paraissait pas être malade ?

— Nullement, je le répète. Mais, dans la nuit, il souffrit de crises d'estomac, de maux de cœur et de tête. Je le soignais de mon mieux ; pourtant, l'indisposition dura plusieurs heures.

— Et vous fîtes-vous aider, madame, pour soigner M. de la Géraudaye.

— Je ne le jugeai pas nécessaire, attribuant, comme je viens de le dire, ce malaise à quelque excès de table.

— Et M. de la Géraudaye, que pensait-il de son état ?

— Il s'en étonnait un peu, car selon son expression, “ il avait été très raisonnable.” Mais, monsieur, à quoi sert de rappeler ces souvenirs ? Par grâce, tirez-moi plutôt d'inquiétude ! Dites-moi ce que je puis craindre ou espérer de l'état de mon mari.

— Mes questions, madame, sont fort importantes. Il y a, dans la maladie de M. de la Géraudaye, des circonstances peu explicables, que M. Bertier et moi avons le devoir strict d'éclaircir. Hier matin, votre mari se trouvait-il indisposé ?

— Aucunement. Il se leva avec le jour, comme d'habitude, et fit sa promenade ordinaire dans la propriété. Il se montrait extrêmement gai, parce que j'avais accepté d'aller au bal de la sous-préfecture.

— Dina-t-il bien ?

— Très bien. Nous avançâmes l'heure du repas afin d'arriver à temps à...

— Partîtes-vous immédiatement après le dîner ?

— Non. Plus d'une heure s'écoula, car j'avais à faire ma toilette de bal.

— M. de la Géraudaye ne prit-il rien pendant cet intervalle ?

— Je ne pense pas.

— Et au bal ?

—Très peu de chose, je crois, puisque nous y sommes restés une heure à peine. Je me trouvai indisposé et dus quitter le grand salon. M. de la Géraudaye, croyant qu'une tasse de thé me remettrait, me conduisit au buffet. Lui-même demanda un verre de punch et voulut en suite me ramener dans la salle de bal. Mais le malaise dont je souffrais ayant augmenté, je désirai rentrer ici. Mon mari ne consentit pas me laisser revenir seule ; malgré ma prière, il persista à m'accompagner.

Immédiatement en arrivant, je me suis couchée. M. de la Géraudaye ne se plaignait que de la contrariété qu'il éprouvait de n'avoir pu rester à..., et, inquiet de ma santé, il ne me quitta pas.

Vers deux heures du matin, des gémissements étouffés m'ont tirée du léger assoupissement où je me trouvais. Fort effrayée, je me suis levée. Mon mari, pâle comme un mourant, semblait presque privé de connaissance. J'ai inondé son visage d'eau et de vinaigre. J'ai des-erré ses dents, afin de lui faire avaler quelques gouttes d'éther.

Il est revenu un peu à lui ; il cherchait à parler, mais n'a pu que me presser la main. Tout à coup, des convulsions effroyables ont secoué ses membres ; des vomissements affreux l'ont pris, et une sorte de délire s'est emparé de son cerveau.

M. Bertier, appelé en hâte, sait le reste.

La jeune femme se tut, les sanglots brisaient sa voix.

Les deux docteurs échangèrent un regard.

—Une question encore, madame, reprit M. Delestang. Lorsque vous vous êtes aperçue de la gravité de l'état de M. de la Géraudaye, avez-vous immédiatement appelé du secours ?

—Je l'ignore, monsieur. Je n'ai eu qu'une pensée : secourir mon mari.

—Depuis, qui l'a soigné avec vous ? Êtes-vous sûre de la fidélité et de l'intelligence de cette vieille bonne qui vous seconde ?

—Madeleine ! Mais, monsieur, c'est la nourrice de mon mari. Elle l'aime de toute son âme.

—Êtes-vous certaine, madame, que vous seule et madame avez soigné M. de la Géraudaye ?

—Oui.

—N'a-t-il pu prendre rien autre chose que ce que M. Bertier avait ordonné ?

—Rien. Ni Madeleine ni moi ne l'avons quitté.

Les médecins se penchèrent l'un vers l'autre, échangeant quelques mots tous bas.

—Madame, dit à son tour M. Bertier, il est temps de vous parler franchement. Vous nous pardonnerez, d'ailleurs, cette espèce d'interrogatoire, lorsque vous saurez que certains symptômes nous faisaient craindre une erreur dans les potions ordonnées à M. de la Géraudaye. Cela était impossible, vous nous l'affirmez. Malheureusement, la gravité de la situation de votre mari n'en est pas atténuée... il faut tout craindre...

La jeune femme jeta un cri.

—Oh ! ne dites pas cela ! s'exclama-t-elle, en tendant les mains vers les deux médecins. Ne dites pas qu'après l'horrible épreuve que j'ai subie, il y a un an, je suis menacée d'un malheur plus cruel encore !... Dites, au contraire, que vous sauvez mon Armand bien aimé !... Oh ! promettez-le-moi, je vous en conjure !...

L'accent de la jeune femme était si déchirant, qu'un attendrissement réel parut sur la physionomie de M. Bertier. Mais ce fut à peine un éclair, le médecin reprit aussitôt son masque impassible et froid.

—Hélas ! madame, dit-il, notre devoir est de vous avertir. M. de la Géraudaye va se réveiller en possession de toute sa raison ; mais cette amélioration ne durera pas au delà de deux heures environ. Si vous jugez qu'il y ait urgence à ce que votre mari prenne quelques dispositions, il faut, sur-le-champ, appeler le notaire.

En parlant ainsi, le vieux docteur attachait sur Mme de la Géraudaye un regard inquisiteur et défiant.

—Quelles dispositions ? demanda-t-elle, étonnée. N'avons-nous pas un enfant ? Et maintenant, poursuivit-elle, puisque vous me faites, messieurs, redouter une terminaison fatale, ne trouvez pas mauvais que je vous quitte. Je ne veux plus rester un seul instant loin de mon cher Armand... Mon regard doit être le dernier qu'il rencontrera... Mais j'espère, malgré tout. Combien d'arrêts dictés par la science ont été cassés par Dieu !... Oui, oh ! oui, je veux encore espérer... Messieurs, vous aurez la bonté de me donner vos instructions par écrit.

M. Bertier reconduisit Mme de la Géraudaye.

—Nous allons rédiger notre ordonnance, lui dit-il ; mais nous ne quitterons pas le château sans avoir revu votre mari.

—Eh bien ? demanda-t-il en revenant près de son confrère.

—Mon opinion n'a pas varié, répondit le Dr Delestang. Qu'il y ait eu imprudence ou crime, le mal est fait... M. de la Géraudaye meurt empoisonné !... Vous avez été appelé trop tard !

### III

#### L'AGONISANT

La chambre de M. de la Géraudaye était plongée dans une demi-obscurité.

Afin de protéger le sommeil du malade, Madeleine avait tiré les rideaux de lourds draps.

Un bon feu, brûlant dans la vaste cheminée, envoyait, par éclat, quelque lueur rougeâtre sur le lit. Tout indiquait que le malheur était venu, à l'improviste, fondre sur un intérieur paisible.

Çà et là, quelque partie des toilettes portées la veille gisait sur des chaises, sur des fauteuils.

Assise au pied du lit, rigide dans ses vêtements noirs, Madeleine épiait le sommeil agité du moribond.

Ses lèvres se crispèrent et son regard s'alluma de haine lorsque Mme de la Géraudaye, glissant doucement sur le parquet, vint prendre place au chevet de son mari.

Absorbée par le chagrin, la jeune femme ne se douta même pas de ces signes d'hostilité.

Anxieuse, elle se pencha vers le front de M. de la Géraudaye et y mit un baiser, pendant que d'une main tremblante elle épongeait, avec un mouchoir de batiste, la sueur épaisse couvrant les tempes du malheureux.

Quelques instants s'écoulèrent encore. Soudain, un tressaillement nerveux tordit la face du mourant, qui ouvrit les yeux.

Son regard, d'abord vague et terne, erra autour de lui ; mais, en s'arrêtant sur sa femme, un rayon d'intelligence parut l'animer.

—Cécile ! murmura-t-il, c'est bien toi, n'est-ce pas ? Ne me quitte plus. Depuis si longtemps que je t'ai vue !...

—Mon cher Armand ! Tu vas mieux ! Ce bon sommeil t'a reposé ?

M. de la Géraudaye étreignit fébrilement les mains de sa femme dans ses mains brûlantes.

—Cécile ! dit-il, nous allons nous quitter.

—Ne répète pas cela ! Ce n'est pas possible. Toi, si jeune, si fort !

M. Berthier n'a pas dû te cacher mon état. Ainsi, ma chère femme, profitons du peu de temps qui nous reste encore. Je veux que mon dernier acte de volonté prouve ma reconnaissance pour le bonheur que tu m'as donné. Fais appeler M. Sylvain.

—Pourquoi donc ? Cela t'agiterait et est absolument inutile.

—Je le veux. Il est grand temps ; je sens mes forces s'affaiblir. Vite, je te le répète, fais appeler M. Sylvain.

Le moribond s'agitait, son visage s'empourprait. Cécile eut peur de hâter par sa résistance la terminaison fatale.

—Madeleine, dit-elle, envoyez Pierre chercher M. Sylvain.

Madeleine ne bougea pas.

—Eh quoi ! reprit Mme de la Géraudaye, n'avez-vous pas entendu les ordres de votre maître ?

—Alors, faites les exécuter vous-même, repliqua brusquement la vieille femme.

M. de la Géraudaye fit un violent effort, se redressa, et, d'une voix forte ;

—Madeleine ! s'écria-t-il.

La vieille femme se précipita vers lui.

—En bien, oui, Armand, dit-elle. A toi j'obéirai ; calme-toi.

Et elle quitta la chambre.

—Toujours la même ! soupira M. de la Géraudaye de plus en plus agité.

—Qu'importe ! dit Cécile, en caressant doucement la main de son mari. Je suis habitué à ces caprices-là. Tu le sais. Je n'en apprécie pas moins le dévouement, l'affection que Madeleine montre pour toi et pour notre enfant.

—Notre enfant ! J'espérais le voir grandir ! Cécile, tu lui parleras beaucoup de moi, n'est-ce pas ?... Tais-toi... je sais ce que tu veux me dire... que je vivrai !... Et je sens, moi, combien cet espoir est vain ! Bientôt, tout sera fini... Dis, Cécile, ai-je été assez bon pour toi ? As-tu compris combien je t'ai aimée ?... combien je t'aime ? Ne me réponds pas encore, écoute moi, cela me soulagera un peu.

Te rappelles-tu notre première rencontre ? Tu traversais le parc à l'endroit que la rivière longe, et tu allais t'engager sur le petit pont quand, à l'autre extrémité du paysage, arriva un cavalier emporté, en apparence, au galop d'un cheval furieux.

Tu jetas un cri de frayeur et tu perdis presque le sentiment... Je sautai à bas de mon cheval et je te soutins un moment dans mes bras...

J'étais alors un sauvage garçon, à qui les femmes n'avaient jamais inspiré qu'une impression de grossière convoitise. Pourtant, ce fut avec un respect, une émotion extraordinaires, que je te rassurai et que je t'offris de te guider à travers les pelouses, les paturages, les avenues du parc...

Tu refusais, tu voulais faire un long détour pour revenir sur tes pas ; mais je te persuadai enfin... Ah ! combien j'étais heureux de marcher près de toi, d'admirer ton adorable visage, rose de pudeur et d'émotion.

Lorsqu'il me fallut te quitter, sais-tu que je restai près d'une grande heure à la même place, m'efforçant de distinguer encore, dans le lointain, les ondulations de ta jolie petite robe bleue.

M. de la Géraudaye s'arrêta. Son regard paraissait encore essayer de se représenter le gracieux tableau qu'il venait d'évoquer.

—Mon bon Armand ! dit Cécile, les yeux baignés de larmes. Je n'ai rien oublié, car, moi aussi, j'emportai de ce jour béni une ineffable impression. Mais, je t'en prie, ne te fatigue pas à parler ainsi. Regarde-moi. Je comprendrai bien ce que tu voudras bien me dire.

—Ecoute. Tant de choses me resteraient à faire ! Je ne souffre presque plus, mais la vie me quitte. Il me semble qu'un tout petit coin de moi-même, celui du cœur, reste seul encore vivant... Oh ! je voudrais voir M. Sylvain. Ecoute moi, Cécile, écoute-moi attentivement. Tu garderas la Géraudaye, je le veux ; mais, comme son exploitation serait trop difficile pour toi, tu l'affermes à Julien Marc ; c'est un très honnête homme, entendu en agriculture comme en élevage. Plus tard, quand notre cher Félix atteindra l'âge d'homme, tâche de lui inspirer mes goûts, de l'amener à continuer mon œuvre... Promets-le-moi.

V. VATTIER D'AMBROISE.

A suivre

# LES MANGEURS DE FEU

## LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

### LES MANGEURS DE FEU

Il n'était resté aux grands villages que les femmes, les enfants et les impotents ; tout ce qui pouvait tenir une lance et un boomerang, malgré son âge, était parti ; cette fois, les Dundarups voulaient tenter un effort suprême contre les Nagarnooks, qui les avaient presque toujours vaincus dans chaque rencontre.

En pénétrant au milieu des kraals, les captifs durent subir les premières injures des spectateurs, qui les accablèrent de toutes les épithètes les plus violentes que put leur fournir le vocabulaire dundarup.

Willigo, calme et grave, ne daignait même pas leur répondre, quant au Canadien, quand il parut, un murmure d'admiration respectueuse circula dans la foule ; nul parmi les gens présents n'avait encore vu un homme de la taille du géant canadien.

Les bush-rangers se tenaient silencieux, un peu en arrière des indigènes ; ils paraissaient avoir honte des indécentes imprécations de cette foule abrutie, et dans tous les cas ils ne l'imitaient pas.

Les captifs ne furent pas peu étonnés d'apercevoir au premier rang des batteurs d'estrade un homme masqué, que ces derniers semblaient traiter avec la plus grande déférence.

Ce déguisement n'était évidemment pas pris pour cacher les traits de l'inconnu aux Dundarups ou à Willigo.

Le Canadien échangea avec ses compagnons un regard d'intelligence... Ils s'étaient compris.

Quant aux autres bush-rangers, Dick les connaissait presque tous ; il avait eu l'occasion de rendre service aux uns et de châtier les autres ; il les regarda tous avec un air de souverain mépris ; puis, avec une superbe audace qui les fit tous trembler, bien qu'il fût attaché, il leur dit :

—Voilà une troupe de jolis gredins, n'est-ce pas, mes maîtres ? Je suis heureux de les voir tous ensemble ici, car j'éviterai quelques pieds de corde au bourreau de Melbourne, en leur réglant leur compte à tous avant qu'il soit long temps.

Un long frémissement parcourut les rangs des bandits ; mais pas un n'osa répondre. Le prestige du Canadien était tel qu'il regrettaient tous en ce moment de s'être engagés dans cette aventure, et que si le prisonnier les eût harangué autrement, leur promettant par exemple, outre leur pardon, de les conduire avec lui à un placer dont ils auraient leur part, ils eussent sur-le-champ abandonné celui qui les avait engagés et délivré le trappeur et ses compagnons ; mais l'idée ne lui vint pas de tenter cette conversion hardie.

Lorsque la curiosité publique fut suffisamment satisfaite, les prisonniers furent jetés pêle-mêle dans une cabane en terre sèche, et deux bush-rangers, assistés de quatre indigènes, furent préposés à leur garde ; car, en admettant que les batteurs de Buisson et leur chef ne s'y opposassent pas, ce qui était probable après les dernières paroles du Canadien, les captifs ne pouvaient, selon la coutume, être attachés au poteau du supplice que le lendemain au soleil levant.

On ne s'était pas contenté de leur lier les bras le long du corps, leurs jambes même avaient été entravées à l'aide d'une forte courroie en peau de kangourou ; toute tentative d'évasion de leur part était donc absolument impossible dans cette circonstance : on ne fit aucune difficulté de laisser les prisonniers passer ensemble leur dernière nuit... la veillée de la mort.

—Voilà la fin du drame, fit Olivier, dès que la claie de branchage qui fermait la porte fut retombée derrière eux.

C'était la première parole que les captifs échangeaient entre eux depuis l'aventure qui les avait livrés sans défense aux mains des Dundarups.

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, balbutia le pauvre Laurent, qui étouffait ses sanglots ; sans le sot accident qui m'est arrivé vous ne seriez pas aux mains de nos plus cruels ennemis.

—Tais-toi, mon brave, mon fidèle ami, lui répondit le jeune homme, ta douleur me fait mal... N'est-ce pas moi qui t'ai enlevé à ta mère tranquille et heureuse, et n'est-ce pas encore par dévouement que tu m'as suivi ? Et puis, tout n'est peut-être pas désespéré ; qu'en pensez-vous, Dick ?

—Je suis persuadé, monsieur le comte, qu'avant deux heures Koanook sera ici.

La marche accomplie par les Dundarups avait été si rapide que l'espoir du Canadien en une si prompte arrivée des Nagarnooks était bien faible ; mais il cherchait à rassurer le plus possible ses compagnons, afin d'être entièrement maître de ses pensées. La vue des bush-rangers lui avait inspiré un plan nouveau qu'il avait besoin d'examiner sous toutes ses faces, de mûrir ; aussi, ajouta-t-il, après un instant de réflexion :

—Nous aurons une grande route à faire demain, monsieur le comte ; je vous engage à profiter de cette captivité momentanée pour prendre quelques instants de repos.

—Vous cherchez vainement à me rassurer, Dick, répondit Olivier ; n'avez-vous donc pas compris que l'homme masqué n'est autre qu'un émissaire des Invisibles ?

—Parfaitement, monsieur le comte ; mais cela empêchera-t-il Koanook

d'arriver à temps avec ses guerriers. Si vous connaissiez les mœurs du Buisson, vous sauriez que toute la tribu des Nagarnooks est engagée d'honneur à sauver Willigo et moi, son frère d'adoption, ainsi que tous ceux qui nous accompagnent.

Chose étrange, le chef indigène semblait en ce moment indifférent à tout ce qui se passait autour de lui ; accroupi dans un coin, il murmurait sur un ton bas et monotone une série de paroles incompréhensibles pour les Européens, sorte de mélodie funéraire en usage dans sa tribu... Le grand chef des Nagarnooks préparait son chant de mort.

Tout à coup une voix s'éleva au milieu de la nuit, qui fit tressaillir les captifs.

—Comte de Lauragais d'Entraygues, fit cette voix, comprenez-vous bien que nul ne peut lutter contre les Invisibles. Nous vous tenons encore une fois en notre pouvoir. Il ne dépend que de vous de sauver votre vie et celle de vos compagnons ; vous savez à quelle condition... Demain matin, au premier rayon du soleil, je viendrai chercher votre réponse... Votre sort est entre vos mains.

—Ne répondez pas, fit rapidement le vieux trappeur à Olivier.

Puis à haute et intelligible voix, il s'écria :

—Homme masqué, m'entendez-vous, moi, Dick Lefaucheur, surnommé le Canadien, je jure une guerre à mort à tous les Invisibles, à qui j'arracherai leur masque comme j'enlèverai le tien demain matin ; je jure une guerre d'extermination à tous les ennemis du comte Olivier de Lauragais d'Entraygues.

Un éclat de rire strident et prolongé, que le jeune homme avait déjà eu l'occasion d'entendre, fut la seule réponse de l'inconnu.

Et rien, si ce n'est le bruit des chants de joie des Dundarups, qui dansaient après s'être enivrés de kava, ne troubla plus le silence de la nuit.

Willigo célébrait toujours à voix basse la gloire de sa tribu et les hauts faits de ses ancêtres.

Le jeune comte, cédant à la fatigue, avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux de Laurent, qu'une somnolence lourde et pénible avait également gagné.

Seul le Canadien veillait ; il avait arrêté dans son esprit les bases d'un plan audacieux destiné à les sauver tous, et il attendait l'heure de le mettre à exécution. Il n'avait pas essayé de troubler Willigo dans sa veillée funéraire pour lui communiquer son projet, car il savait qu'au moment voulu il pourrait compter sur lui.

Dès qu'il s'étaient trouvés dans la case de terre sèche qui leur servait de prison, il avait voulu se rendre compte de la force des liens qui paralysaient ses membres ; d'une simple tension de muscles, le colo se avait fait éclater ceux qui entouraient ses mains comme de simples fils de laine ; mais il avait borné là sa tentative, ne voulant point que, pour le cas où on viendrait les visiter, on s'aperçût qu'il avait recouvré l'entière liberté de ses bras.

Lorsqu'il comprit, aux chants et aux danses des indigènes, que ces derniers, pour célébrer l'importante capture qu'ils avaient faite, allaient se livrer à une de leurs orgies habituelles, il sentit son cœur se dilater de joie dans sa vaste poitrine, car il connaissait assez les bush-rangers pour savoir qu'ils ne résisteraient pas à la tentation de les imiter. Les boissons fermentées exercent un tel empire sur ces aventuriers, que l'intérêt même de leur propre sûreté n'est pas capable de les retenir dans la sobriété.

En élaborant le plan qu'il avait conçu, le Canadien avait bien un peu compté sur cette circonstance qui favorisait ses projets ; mais il n'avait pas osé espérer qu'elle se réaliserait aussi promptement. En effet, ces chants des convicts, qui ne tardèrent pas à se mêler à ceux des indigènes, vinrent lui montrer la justesse de ses prévisions.

Ces misérables devaient se livrer d'autant plus facilement à leur passion favorite, qu'ils devaient se croire à l'abri de toute attaque du dehors, et que les captifs, dans l'état où ils se trouvaient, garrottés, sans armes et surveillés de près, ne leur inspiraient aucune crainte sérieuse.

Ayant voulu se rendre compte de ce qui se passait, Dick, à un moment donné, s'approcha avec prudence de la claie de feuillage qui fermait la porte de leur case, et il put voir, à la clarté d'un grand feu allumé par les indigènes, les bush-rangers qui dansaient pêle-mêle avec les Dundarups, dans une posture qui ne laissait aucun doute sur l'état d'ébriété dans lequel les uns et les autres se trouvaient déjà. Il constata également, avec une joie indicible, qu'ils n'étaient plus gardés que par deux guerriers armés de lances ; seulement, à dix pas de là, la carabine à l'épaule, l'homme masqué se promenait silencieusement. N'ayant pu retenir les brutes qu'il avait engagées, il avait pris le parti de surveiller lui-même les prisonniers.

Les choses marchaient au-delà de ses désirs ; aussi l'espérance était-elle revenue au cœur du Canadien, et, confiant dans sa force, il attendit patiemment que l'heure d'agir fût arrivée.

Tout à coup, il entendit comme un léger bruit dans la muraille de leur cabane, du côté opposé à celui où se tenaient les sentinelles dundarups ; il acheva, d'un violent effort, de se débarrasser de ses liens, brisa d'un seul coup de ses mains puissantes les courroies qui lui entravaient les pieds, et il

se dirigea lentement, guidé par son oreille, malgré l'obscurité, vers le lieu d'où partait ce bruit. Comme il s'en approchait, il rencontra un corps qui le fit trébucher.

— Qui est là ? fit-il à voix basse.

— C'est moi, répondit Willigo.

L'oreille subtile du chef l'avait averti bien avant que l'attention de Dick eût été éveillée, et bien qu'il n'eût pu, malgré tous ses efforts, se débarrasser de ses liens, il glissait sur le sol comme un serpent, avec l'aide de ses genoux, pour aller, lui aussi, se rendre compte de ce qui se passait.

Le Canadien se hâta de le délier, et tous deux, sans échanger une parole, s'approchèrent de la frêle cloison de terre.

Le bruit continuait sans interruption, mais aussi sans augmenter d'intensité. Celui ou ceux qui le produisaient avaient évidemment le dessein d'attirer l'attention des prisonniers sans éveiller celle de leurs surveillants.

Réfléchissant qu'à tout hasard ce n'étaient pas des ennemis qui agissaient avec cette prudence, le Canadien frappa deux coups discrets contre la muraille.

Aussitôt le bruit régulier cessa, et deux coups frappés de même servirent de réponse aux premiers. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien un secours qui arrivait ; mais quel était-il ? La façon singulière avec laquelle il se révélait ne laissait pas d'intriguer fortement le Canadien et son compagnon.

Presque au même instant, l'espèce de grincement strident qui s'était produit tout d'abord recommença, et bientôt quelques parcelles de terre rejaillirent sur le sol et vinrent indiquer qu'un trou avait été creusé dans la cloison ; l'obscurité était telle que le Canadien aperçut presque immédiatement comme un rayon grisâtre, tranchant sur le fond noir de l'extérieur, si faible qu'elle fût, la lumière du dehors pénétrant dans la case par l'ouverture qui venait d'être faite.

— Qui est là ? fit le Canadien se penchant au niveau de cette ouverture.

— C'est moi, fit la voix bien connue de John Gilping.

Dick eut beaucoup de peine à retenir une exclamation de surprise.

— Vous ? Et vous êtes seul ?

— Oui, absolument seul, avec Pacific et Black, la brave bête ! et le mulet ! car ce sont eux qui m'ont amené ici ! c'est une histoire très originale, je le suppose... mais je vous conterai cela, car vous n'avez pas de temps à perdre.

— Oui, M. Gilping, vous nous conterez cela ; en attendant, laissez-moi vous dire que vous êtes un brave homme et un homme brave, M. Gilping.

— Mais non ! mais non ! puisque je vous dis que c'est Pacific, et Black et le mulet. Aoh ! c'est très amusant, je vous assure... Mais je ne suis pas tranquille ces diables de Dundarups qui dansent là-bas autour du feu... Si nous étions surpris avant d'être armés.

— Hélas ! ils nous ont pris nos carabines.

— Tenez, en voilà d'autres !... Prenez vite ; nous élargirons le trou après.

— Comment, M. Gilping, vous avez osé... ?

— Ce n'était pas difficile, je suppose ; je savais que dans les bagages du mulet il y avait une provision d'armes et de munitions. J'ai pris quatre carabines à répétition et une pour moi, autant de revolvers, et, après avoir attaché les animaux dans un bois près d'ici, je suis venu doucement, quand la nuit a été bien noire... Mais prenez donc vos armes !

— M. Gilping, vous êtes un grand guerrier.

— Aoh ! non ; j'avais profité de ce que les indigènes étaient dans l'intempérance... Voici maintenant les cartouches, puis les revolvers... Je suppose que c'est tout.

— Comment vous remercier, M. Gilping ?...

— Aoh ! cela n'en vaut pas la peine, puisque je vous dis que c'est Pacific, Black et le mulet... Vous verrez... C'est très original.

Pendant ce singulier colloque, le Canadien avait pris successivement à travers l'ouverture de la muraille les armes et les munitions que Gilping lui tendait, et Willigo, avec son flair toujours en éveil, s'était mis en observation derrière la claie qui servait de porte pour observer les mouvements des ennemis.

L'orgie allait toujours croissant. Les ombres des Dundarups et des bush-rangers se détachaient en noir sur le fond rouge du bûcher, offrant un tableau des plus fantastiques.

L'homme masqué continuait sa veillée solitaire.

Olivier et Laurent, réveillés par Dick, avait vu avec une joie indicible la tournure que les événements avaient pris pendant leur sommeil.

Grâce au courage et au sang froid de Gilping, tout le monde se trouvait armé de façon à pouvoir, au besoin, résister à cette troupe de gens ivres.

Lorsque chacun eut à sa ceinture son revolver, à la main sa carabine à répétition munie de ses douze cartouches, Dick ouvrit le conseil pour savoir à quel parti on allait s'arrêter.

L'ouverture de la muraille agrandie avait permis à Gilping de rejoindre ses compagnons.

Il ne tenait qu'à la petite troupe de se mettre en marche immédiatement en gagnant doucement la campagne, et au point du jour, Dundarups et bush-rangers eussent trouvé la case vide... Mais ce ne fut l'avis ni de Willigo ni du Canadien ; les misérables qui les avaient traqués avec tant d'acharnement méritaient une leçon, et les captifs étaient maintenant de force à la leur donner. Avant une heure le jour allait paraître, et l'ivresse et la terreur qu'inspirait le Canadien aidant, la petite troupe, avec ses armes perfectionnées, était sûre du succès.

La vue de leurs prisonniers déliés et armés jusqu'aux dents venant subitement leur offrir la bataille, devait produire un effet irrésistible sur les bush-rangers et leurs alliés abrutis par l'ivresse.

Ces arguments, développés par Dick, reçurent l'assentiment général. Il

fut donc convenu qu'on attendrait patiemment le lever du jour, et qu'au premier rayon de soleil la petite troupe, renversant la légère cloison qui barrait la porte, se présenterait en armes devant ses adversaires.

— Remerciez M. Gilping, messieurs, fit le Canadien, quand l'accord fut bien établi, car c'est à son dévouement que nous devons notre salut et les moyens de châtier cette tourbe de bandits.

— Ah ! cher M. Dick, vous parlez du fond du cœur, je suppose, et c'est pour cela que je suis heureux de ce que vous me dites ; mais il ne faut pas oublier Pacific, ni Black, ni le mulet, car véritablement ce sont eux qui m'ont conduit ici. Lorsque vous avez été pris par les Dundarups, j'ai voulu pousser Pacific du côté des montagnes où vous m'aviez dit que se trouvaient les grands villages nagarnooks ; je voulais avertir vos alliés de ce qui se passait pour qu'ils pussent venir à votre secours ; mais Pacific, si calme, si obéissant jusqu'alors, ne voulut rien entendre ; il se cabrait, piquait ses jambes en terre et refusait d'avancer. De guerre lasse, je finis par lui rendre la main ; il tourna bride immédiatement et se joignit au grand trot son ami, le mulet, qui, à son tour, suivait tranquillement Black, que les Dundarups avaient chassé.

— L'intelligente bête se tenait à bonne distance de vous ; mais, le nez sur le sol, il ne quittait pas votre piste.



Chaque coup faisait un cadavre. — Page 46, col 2.

— Nous suivant ainsi les uns les autres, à la file indienne, nous arrivâmes sur le soir en vue des grands villages dundarups, où vous étiez déjà rendus. Une fois là, je fis acte d'autorité et imposai ma volonté à mes conducteurs ; pour cela je commençai par attacher Black à un arbre, au milieu d'un bosquet qui dissimulait notre présence ; ses deux camarades se rangèrent tranquillement près de lui ; puis j'attendis la nuit en faisant une copieuse visite à nos provisions de bouche.

— Dès que la nuit fut venue, je pris les armes et les munitions nécessaires dans le chargement du mulet, et... vous savez le reste. Vous voyez, gentlemen, qu'il faut d'abord remercier Black, le mulet et Pacific, car ce sont eux qui ont joué le premier rôle dans toute cette affaire.

Comme Gilping terminait son original récit, les premières lueurs de l'aube vinrent tout à coup argenter d'une teinte légère les sommets des casuarinas et des eucalyptus, et les Dundarups, saluant d'un hurlement sauvage l'apparition du jour, se lancèrent pêle mèle, sans armes et féroces d'ivresse, vers la case où se trouvaient les prisonniers, suivis par les bush-rangers, qui se tenaient à peine sur leurs jambes.

L'homme masqué se précipita pour leur barrer le chemin ; sans doute il voulait exécuter sa promesse de la veille... mais il n'eut pas le temps de leur adresser un mot. Soudain, la scène changea avec la vitesse d'un décor à vue... La claie venait de tomber brusquement, et les cinq hommes en ligne commencèrent un feu roulant sur la foule, qui s'arrêta net.

Chaque coup dans le tas faisait un cadavre.

La surprise et la terreur furent telles qu'immédiatement bush-rangers et Dundarups, pêle-mèle, tournèrent les talons et prirent la fuite de toute la vitesse dont ils étaient capables.

LOUIS JACOLLIOT

(A suivre)

# LOTÉRIE DU PEUPLE

LA SEULE AUTORISÉE  
PAR LA LÉGISLATURE DE QUÉBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents  
PROCHAIN TIRAGE

Mardi le 25 Avril 1893

**PRIX CAPITAL \$1,000.00**

**NOMENCLATURE DES LOTS**

1 Lot valant....	\$1,000.00	\$1,000.00
1 do .....	500 00	500.00
1 do .....	250 00	250.00
1 do .....	100 00	100.00
2 Lots valant....	50.00	100.00
5 do .....	25.00	125.00
25 do .....	5.00	125.00
100 do .....	2.50	250.00
500 do .....	1.00	500.00

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots valant....	\$2.50	\$250.00
100 do .....	1.00	100.00
999 do .....	1.00	999.00
999 do .....	1.00	999.00

2834 Lots valant.....\$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent  
P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

# PACIFIQUE CANADIEN

## TRAINS SPECIAUX

POUR

### COLONS ET LEURS MENAGES

QUITTERONT

Carleton Junction à 9.00 p.m. mardi,  
les 4, 11, 18 et 25 avril  
1893

Pourvu que le nombre des colons et des effets soient suffisants.

Cette disposition de trains rapides est prise dans le but de donner aux nouveaux colons l'avantage d'accompagner et de voyager en même temps que leur bagages et approvisionnement.

Pour les colons qui désirent voyager sans bagages, des trains partent de Montréal à 9.40 p. m., chaque jour de la semaine avec des chars colons attachés.

Pour autres informations, lisez le pamphlet FREE FACTS, FARMS & SLEEPERS, qui sont donnés gratis sur application à l'agent de billets le plus proche, ou s'adresser aux

**BUREAU des BILLETS à Montréal**

266 RUE SAINT-JACQUES.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

## Jeux d'esprit et de combinaison

### ENIGME

Sous les rois fainéants je gouvernai les hommes,  
Je fus maître au palais, et je suis dans les pommes.

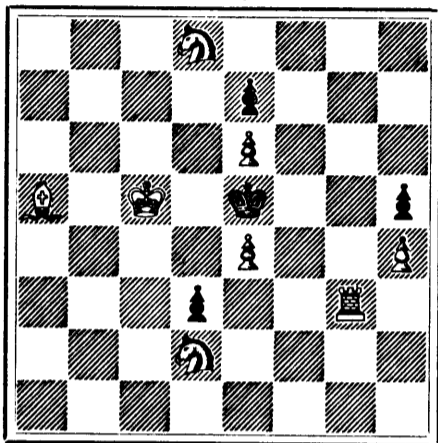
### CHARADE

Si mon Premier est cher, mon Second l'est aussi,  
Et pour trouver mon Tout, il faut le faire ici.

### No 96.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Valentin Morin.

Noirs—4 pièces



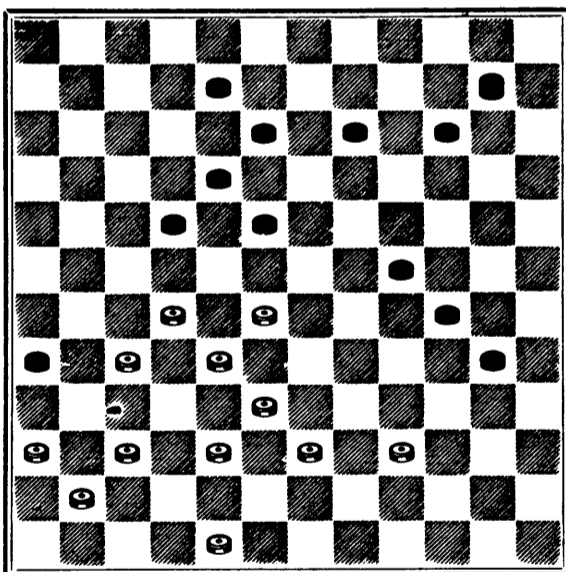
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

### No 97.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Elie Jacques, Montréal

Noirs—12 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

### Solution du problème de Dames No 95

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	36	29	43
40	35	28	41
30	24	18	29
21	14	8	34
33	26	20	33
44	38	33	44
50	37	31	44
57	50	44	46
52	2	65	52
58	10 gagnent.		

Solutions justes par MM. J. B. Granger, Marlborough; N. L. B., Lévis; Isaie Forest, Turner's Falls, Mass.; T. D. Ogden, Saint-Césaire; Ed. B-auregard, Holyoke, Mass.; Alf Morin, Ottawa; A. adoucur, Ste-Cunégonde; J. B. Guay, Charles Parent, Montréal.

### Solution du problème d'Échecs—No 94

Blancs	Noirs
1 D 1 D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	
	No 95
1 C 7 F	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution de l'énigme.—Le mot est :  
CREMAILLERÉ.

Solutions justes du problème d'Échecs No 94 : MM. Arthur G-offrion, séminaire Ste-Thérèse; A. J. Joly, Montréal.

## ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachés dans les annonces.

*J. E. Early*  
*Mrs. Labelle*  
*L. J. Morin*

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

à l'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 9 MAI 1893

**PRIX CAPITAL - - \$75,000**

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$75 000 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
300 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	20,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 50 sont.....	5,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

**PRIX TERMINAUX**

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
----------------------------	--------

5 434 prix se montant à..... \$265,460

**PRIX DES BILLETS:**

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus par tout

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,  
Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Etats nous nous servons des Compagnies d'Express pour recevoir à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

**ATTENTION.**—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.





**L'EFFET DESIRE.**  
 CARROLLTON, CO. GREEN, ILL., NOV. 1888.  
 Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig; à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffrir durant 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.

M. MCTIGUE.

**UNE PREUVE EVIDENTE.**  
 ORILLIA, ONT., CANADA, JUIN 1888.  
 Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Demeurant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie; les plus honnêtes d'entr'eux m'avouèrent qu'elle était incurable. Je fus contraint d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1883. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et consulté quelque-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fisse usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 1888, et depuis cette époque je n'ai plus subi une seule attaque.

M. J. CLIFFORD

**GRATIS**—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.  
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la  
**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
 A Vendre par les Drogistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cis, Québec



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces.  
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

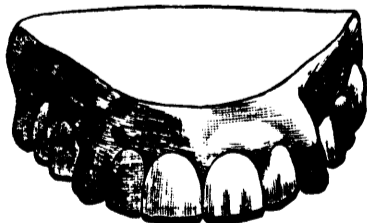
**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
 Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.  
 Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**DR BROSSEAU**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 35 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
 Chimiste pharmacien,  
 122 rue St-Laurent.

# BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.  
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.  
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

## JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

30116

# MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

## “ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. M. BUCALA & FILS, Gérants de la succursale de Montréal 104 St-Jacques  
 WALTER HOWES, Agent du dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agenc.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
 Le Célèbre

# CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSANT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Adresse pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL.

**A1. Un Article Parfait**



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.  
 Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais.  
 Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

**A. LEFRED**

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois  
 Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les Mangeurs de Feu"



For information and free Handbook write to  
**MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.**  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the  
**Scientific American**  
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

# DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

**Poudres**

**Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermets des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

**A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
 MONTREAL T41 Bell 4513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

**TOUSSEZ-VOUS ?**

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

**Sirop de Térébenthine**

DU

**DR. LAVIOLETTE.**

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: **J. B. LAVIOLETTE, M.D.,**  
 217 Rue des Commissaires, Montréal.